

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA UNIVERSEL

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

— 32 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTREAL



Vol. II - No. 21

Samedi, le 8 Aout 1896

Impression par la Compagnie d'Imprimerie Perrault.



Journal Quotidien

PUBLIÉ À MONTRÉAL

1650 Rue Notre Dame

Boite Postale



Telephone Administration 2929

1 CENTIN LE NUMERO



Les décorations militaires de la France.



— Mon pauvre ami, je crois que tu as encore bu
— C'ment ç'chais-tu...
— Je.... je l'ai vu quand tu as parlé.

LE MÉDECIN

Mes malades jamais ne se plaignent de moi, disait un médecin d'ignorance profonde.

— Ah ! repartit un plaisant, je le crois
Vous les envoyez tous se plaindre en l'autre monde.

— Quel âge aviez-vous, baron, quand vous vous mariâtes ?

— Je ne sais plus au juste, chère comtesse ; mais, sûrement, ce n'était pas l'âge de raison.

Joignez les qualités de l'esprit aux grâces du corps.



— Savez-vous pourquoi on trouve les filles les plus douces, dans les domaines de Sa majesté le Sultan ?
— Non. Parce qu'il compte parmi ses sujettes des filles de Candie.
Oh !

R'LAN !



Lui.— Vous promenez-vous souvent seul dans la montagne.

Elle.— Souvent, j'aime beaucoup les bêtes et c'est le seul endroit de la ville où elles sont en liberté.



Cottage vu le jour et à jeun.



Le même vu le soir après dîner.

SENSIBILITÉ FÉMININE.



La femme pleure au théâtre sur les malheurs imaginaires du héros



alors qu'elle rit aux éclats sur les malheurs réels de son mari.

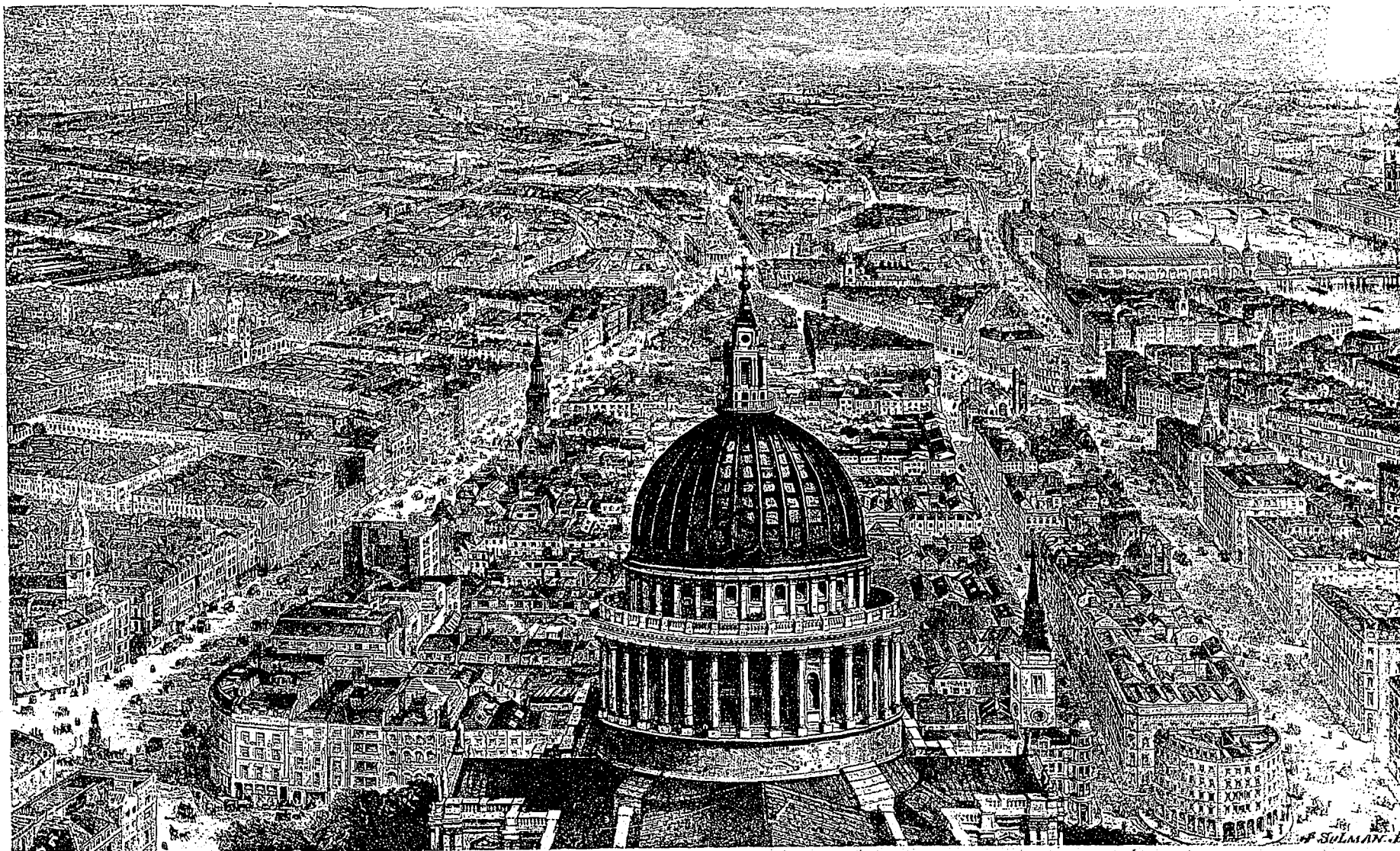
HARPAGON.

Les Arabes ! les Juifs ! Ouf ! Ouf ! je n'en puis plus !

Ose-t-on écorcher les gens de cette sorte !

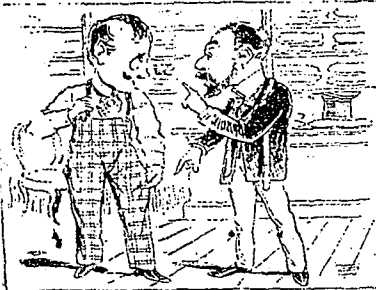
Pour enterrer une femme exiger vingt écus !...

J'aimerais presque autant qu'elle ne fut pas morte.

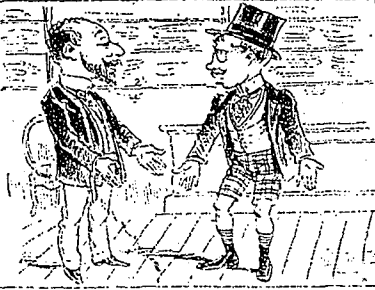


Le Dôme de Saint-Paul.

ANGLETERRE—Vue de la partie Est de Londres prise du haut de l'Eglise Saint Paul.



—Vous verrez, c'est un pantalon qui vous fera double usage..



—Voilà ce qu'il est devenu, votre pantalon qui devait me faire un double usage !
—Eh bien, je ne vous ai pas trompé, il vous fait un caleçon de bain, maintenant..



—Souffle.. Ernest.. souffle.. j'ai la tête dans la montagne et les pieds à la mer..



—Vous ne restez pas avec moi, comtesse ?
—Non.. non !.. le miel est dangereux en cette saison..



—Le train pour Ottawa ?..
—Il vient de partir mais rassurez-vous, y'en aura un autre demain matin..



—Vous est-il jamais arrivé, docteur, de tuer quelqu'un en duel ?
—En duel ?.. pas encore..



—Qu'est-ce que vous avez mis dans votre purée de pommes de terre, un bouton de culotte ?
—Quoi ! pour vingt cents, vous ne voudriez cependant pas qu'on vous donne le pantalon avec ?..



—Eh bien, quand commence ce concert de bienfaisance ?
—Il n'a pas lieu !..
—Ça.. c'est déjà un bienfait !..



—Regarde comme ces plantes sont devenues belles depuis que je les ai laissées dehors à la pluie !..
—T.. aurais bien dû rester un peu auprès d'elles !..



—Au secours !.. au secours !..



Singulier combat singulier.



Cordon, s'il vous plaît !



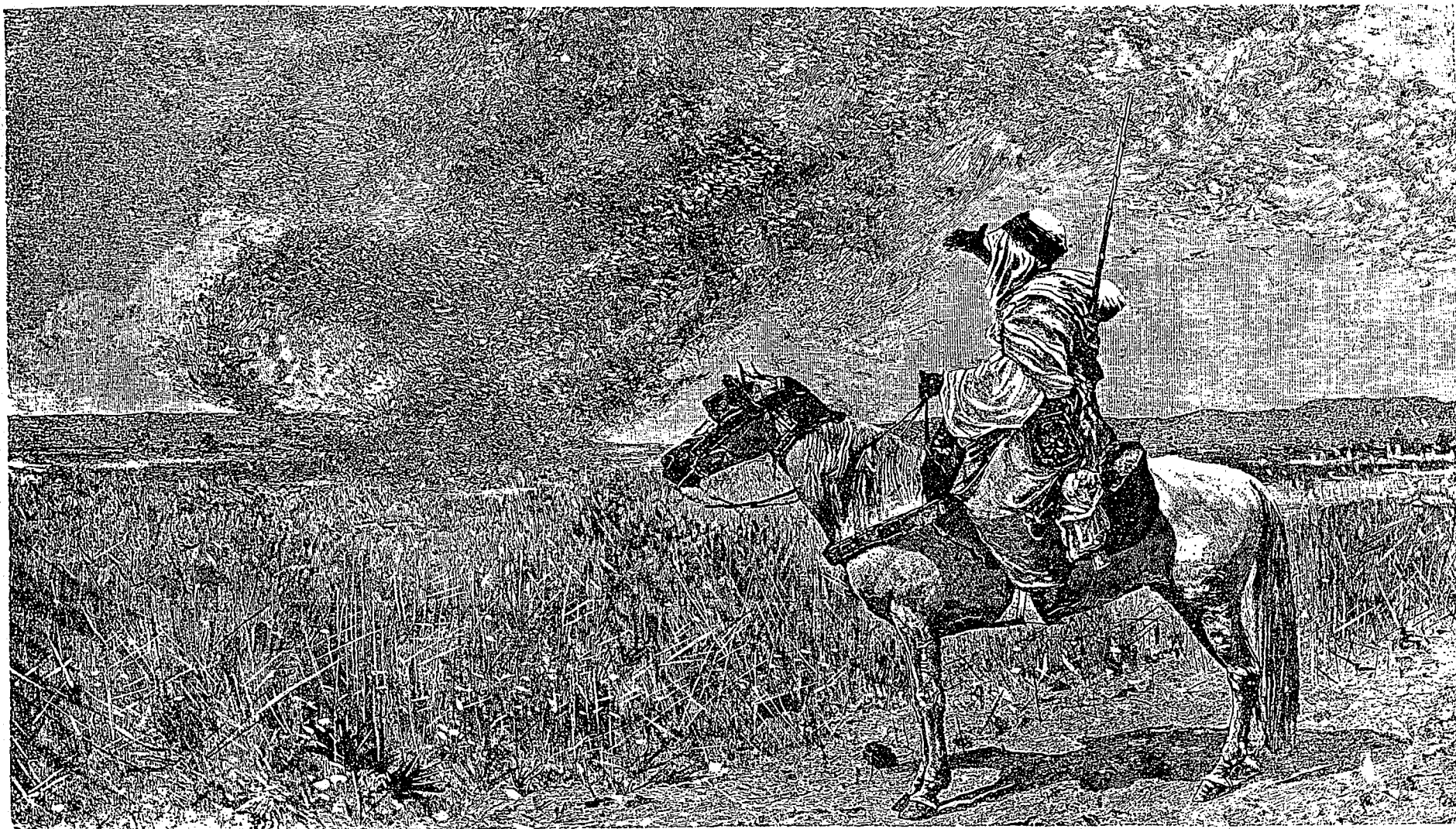
Comment ose-t-on dire que l'homme descend du singe.



—Tu reviens encore de ton café du Lapin-Vert, hein ?..
—Erreur, mon ange !.. Etant en deuil, par convenance j'étais au Lion Noir..



—Comme la mer est sale aujourd'hui..
—Naturellement, si vous saviez tous les gens qui s'y sont baignés hier !..



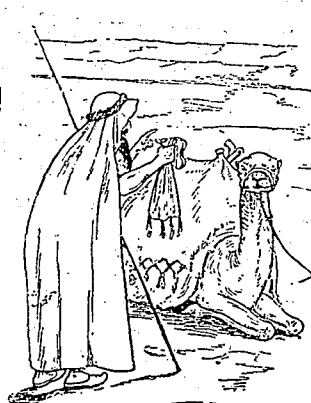
UNE INVASION DE SAUTERELLES EN ALGERIE. — En Algérie les sauterelles sont tellement nombreuses qu'elles forment des nuages qui s'étendent sur des milles de longueur et obscurcissent la lumière du soleil.

LE DERVICHE ET LE CHAMEAN.— *Conte Arabe.*

Un Derviche ayant bien dansé, s'approcha de son chameau, et lui dit: "Maintenant nous allons aller à Dongola."



"Pense-pas," répondit le Bossu du désert. "J'en ai assez de ne rien manger et de vous voir danser jusqu'à ce que vous n'ayez même plus la force de monter sur ma bosse."



"Écoute," enfant des Sables, dit le Derviche. "En dansant, les anges m'ont appris qu'il y avait dans ce sac une fève merveilleuse qui calmerait ta faim, et te rendrait beau comme un cheval."



Et pendant que le chameau cherchait la merveilleuse fève, son maître le harnacha. "Comment te trouves-tu maintenant?" lui demanda-t-il.



"J'ai l'estomac serré," dit la bête à la bosse. "Et maintenant allons à la première fontaine pour que je contemple ma beauté." Ajouta-t-il.



Et c'est ainsi que le Derviche danseur arriva à Dongola, en temps pour la prière du soir.



—Ce chapeau ne va pas avec la nuance de mes cheveux....
—Que Madame en mette d'autres !....



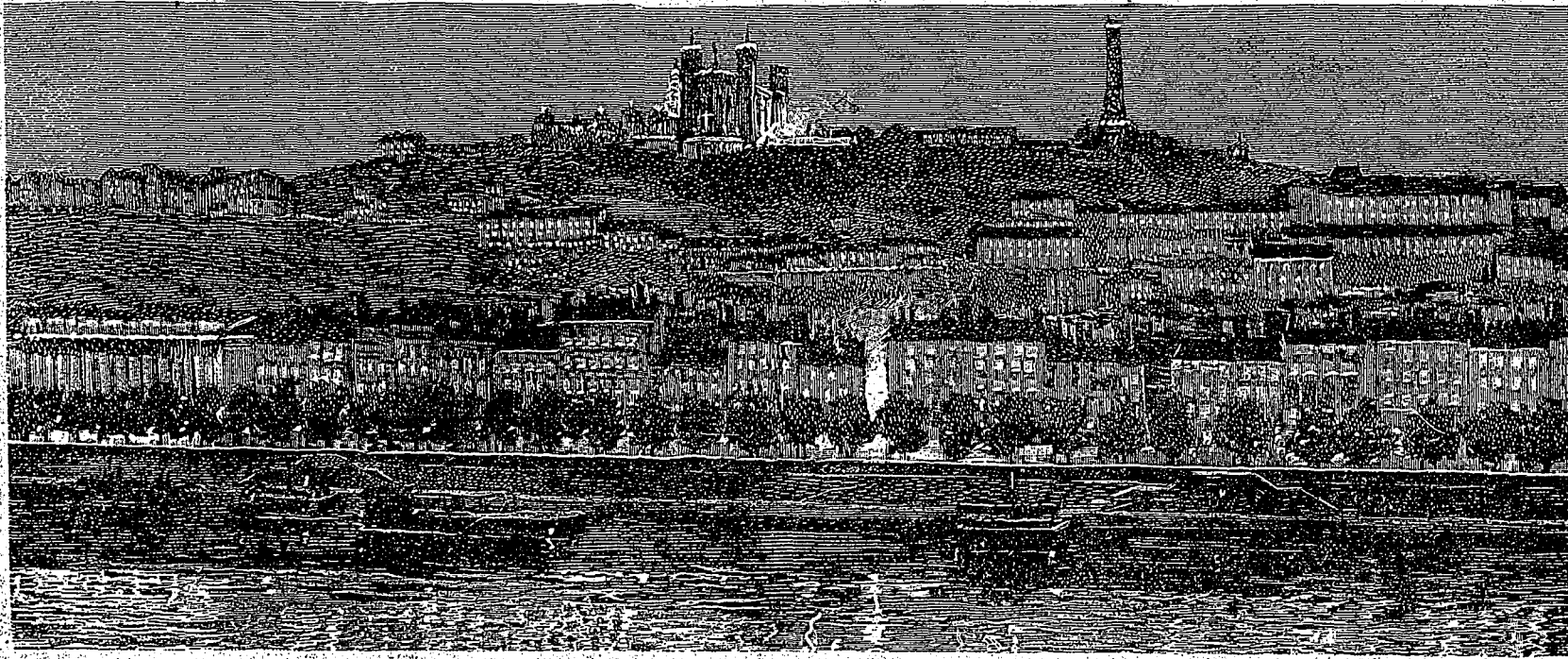
Réceptions Officielles.
—Je vous prenais pour un ministre.
—Je suis son tailleur.
—Alors, ça va bien ; moi, je suis son bottier....



—Vous n'êtes pas honteux, à votre âge, de venir solliciter une place ?
—Eh, Monsieur, il y a quarante-deux ans que je la demande....



Le tremblement de terre au Japon. — Maisons détruites à Gifu.



LYON. — Illumination de la colline de Fourvières et de Notre-Dame de Fourvières.

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES

A la fin de 1870, alors que l'est de la France était déjà envahi par les armées allemandes, Mgr. Ginoulhiac, archevêque de Lyon, primat des Gaules, fit vœu d'élever une nouvelle basilique sur la colline de Fourvières si la cité dont il était le pasteur était préservée des atteintes de l'ennemi. Le vainqueur n'arriva pas jusqu'au Rhône et une souscription ouverte aussitôt après la guerre atteignit le chiffre de sept millions.

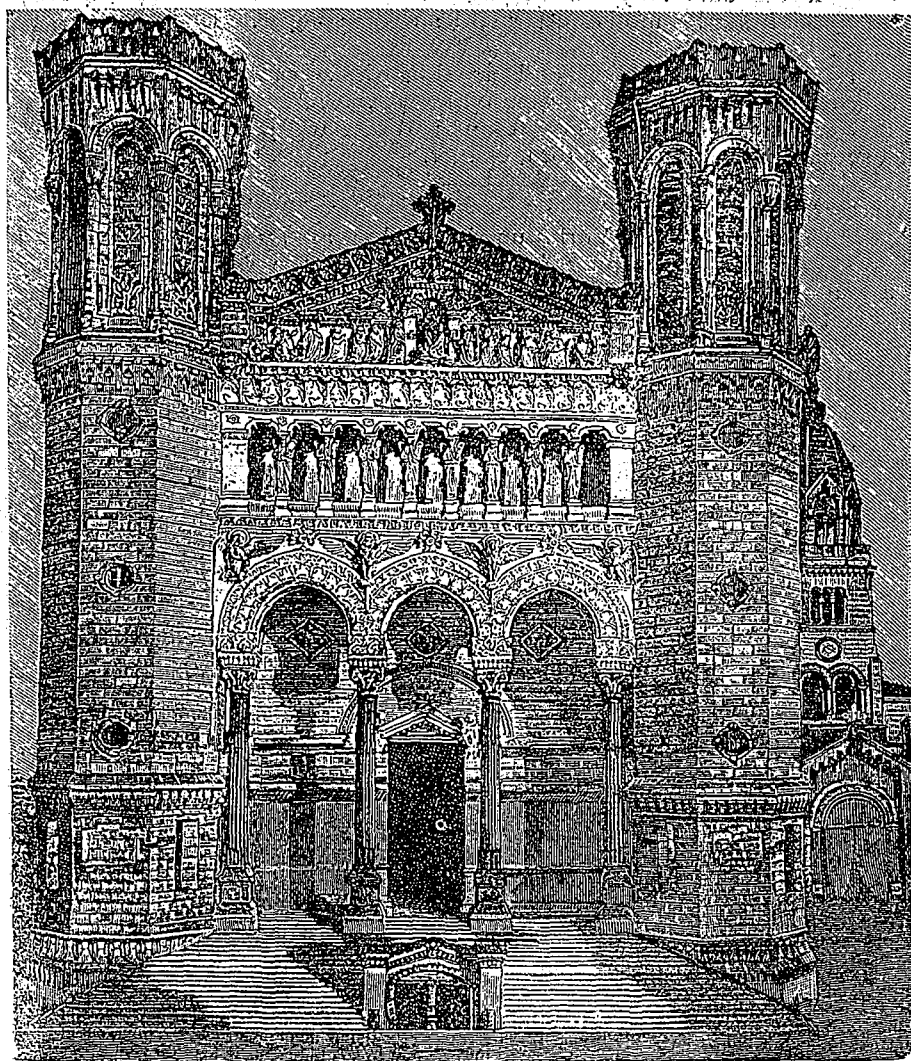
On vient de consacrer solennellement la nouvelle église qui fait grand honneur à la conception grandiose de Pierre Bossan et à l'exécution parfaite réa-

lisée par M. Sainte-Marie Perrin, membre correspondant de l'Institut, entouré d'éminents collaborateurs.

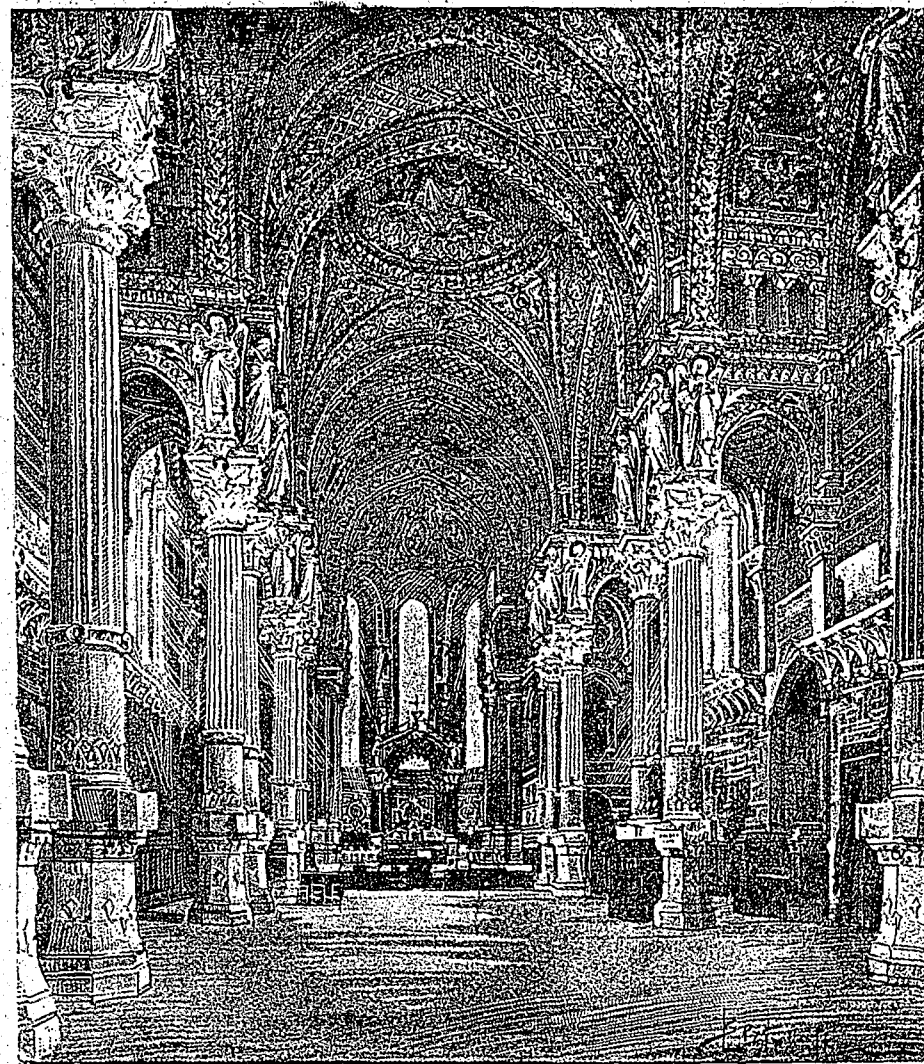
Placée sur le riant coteau qui domine la Saône, Notre-Dame de Fourvières restera comme une des plus belles manifestations de l'art religieux en France. Quatre grandes tours polygonales, d'où on a une vue unique jusqu'aux Alpes, l'enserment ; une d'elles est réservée à la Faculté catholique des sciences qui doit y établir un observatoire. Sur la façade occidentale, un riche portique est couronné d'une galerie surmontée d'un fronton sur lequel sont présentés en haut-relief les vœux de 1643 et de 1870. Saint Raphaël, archevêque guérisseur, pré-

sente le vœu de la peste, tandis que saint Michel plane au-dessus du vœu de la guerre. Quatre colonnes, dont les bases sont d'un style très pur, soutiennent ce portique ; elles sont en granit du lac Majeur, pierre très dure où on a taillé des chapiteaux curieusement ornés.

L'église supérieure, d'un goût qui défie la critique, mériterait une longue description, car le mélange de la sévérité antique et de la floraison du moyen âge y est très heureusement marié. Nous devons nous contenter de signaler l'aspect imposant de la crypte, d'une superficie égale, dont l'autel en marbre de Carrare est incrusté de fines mosaïques.



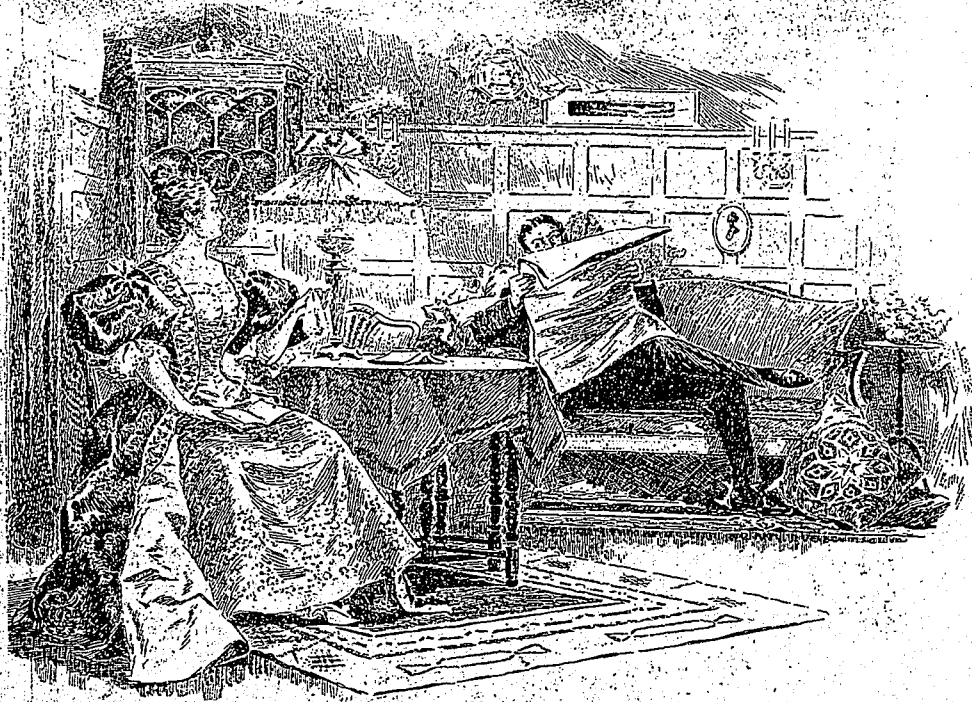
La Façade.



Intérieure de l'église supérieure (autel et ciborium.)

FRANCE.—La nouvelle Basilique de Notre-Dame de Fourvières à Lyon.

UNE PREUVE IRRÉFUTABLE.



— Mon ami Pierre craint que tu n'aies pas été contente du cadeau de nocces qu'il nous a envoyé.
— Pauvre garçon ! au contraire ; je l'ai gardé un mois avant de le changer.

C'était au sortir d'une distribution de prix d'une école primaire. Un bébé en revenait, pouvant à peine, avec ses petits bras, entourer le volumineux fardeau de ses livres. Auprès de lui, marchait son camarade qui n'avait eu qu'un malheureux volume, et si maigre, si plat, si ostensiblement accordé comme fiche de consolation, que sa maman en avait les yeux gros de larmes.

Le bébé chargé de livres s'en aperçut et, s'approchant de son ami :

— Dis donc, fit-il, c'est parce que tu n'as eu qu'un prix, que ta maman pleure.

— Je crois que oui, dit l'autre.

— Oh ! bien ! reprit le jeune lauréat, qu'elle n'ait plus de chagrin ; si ma maman veut, nous partagerons !

Nous relevons dans un journal espagnol, un petit entrefilat qui en dit plus qu'il n'en a l'air sur les mœurs et amables de l'Espagne. Le voici dans toute sa saveur :

“ Le journal *la Linterna* suspend sa publication pendant les grandes chaleurs.

“ Il la reprendra du 15 au 30 septembre prochain.”

Il faut croire que les abonnés ont aussi trop chaud pour lire leur journal, car ils se gardent bien, dit-on, de réclamer.

Le record du mariage.

Pendant un bal, à New-York, un jeune homme ayant été présenté à une jeune fille qu'il trouvait à son goût, n'a pas hésité, la valse finie, à lui demander sa main.

Séance tenante, miss X..., acceptait et comme le maître de la maison était pasteur protestant, le mariage put se faire aussitôt, en présence de tous les invités, une demi-heure juste après la demande.

Le soir même, à la fin du bal, les nouveaux mariés partaient en voyage de nocces.

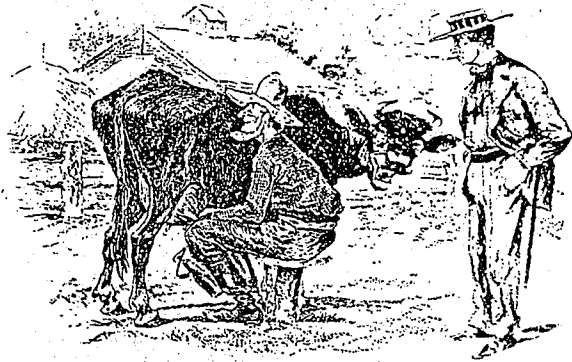
Tout le monde parle de ce record vraiment extraordinaire, même pour l'Amérique.

TROP VRAI !



— Henri, je suis content, tu sors de l'Université avec une bonne dose de connaissances utiles.
— Grâce mon oncle aux excellents professeurs des écoles des commissaires.

LE TEMPS DE LA RÉCOLTE.



Pensionnaire—Quand rentrez-vous vos récoltes ?
 Fermier—Tous les samedis soirs quand les pensionnaires paient leurs comptes.

LES DEUX FONT LA PAIRE.



Madame.—Es-tu fou de finir de t'habiller dans la rue.
 Monsieur.—Je fais comme toi.

GAIÉTÉS MILITAIRES

—Dites donc, jeune homme, d'où vient que vous n'avez pas l'uniforme depuis deux jours que vous êtes à la caserne ?

—Mon capitaine, j'ai télégraphié à mon tailleur de venir le retoucher... je l'attends d'un instant à l'autre.

—En ce cas... allez prendre votre treillis... qui n'a pas besoin d'être ajusté... et vous ferez la corvée de quartier jusqu'à l'arrivée de votre tailleur.

MAUVAISE INDICATION.



—Quel chemin faut-il suivre pour arriver à la rivière ?
 —Tournez-vous et suivez votre nez.
 Dites-donc, vous ! est-ce que mon nez a l'air d'un nez qui connaît l'eau.

A table d'hôte, un commis-voyageur verse obligeamment à ses voisins toute la carafe de cidre qui se trouve devant lui

— Mais, monsieur, lui dit un de ses voisins, vous nous donnez tout, vous ne vous servez pas !

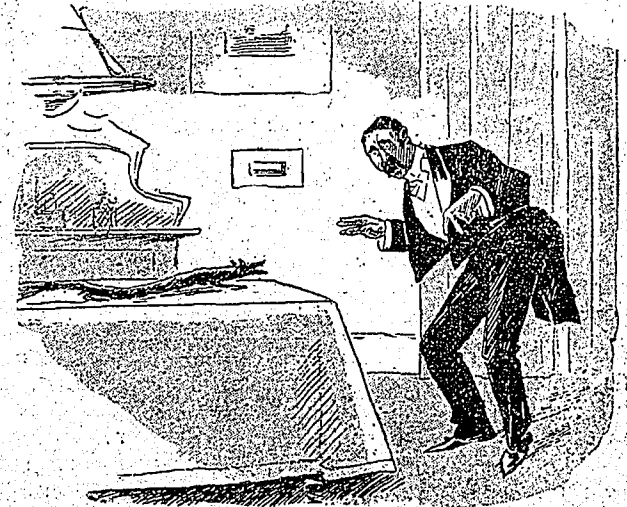
— Oh ! ne vous inquiétez pas ; à présent je vais pouvoir m'en faire apporter du frais !

PROBABLEMENT.



—Mademoiselle, je rêve de vous nuit et jour.
 —C'est probablement pour cela que vous avez l'air endormi.

UNE LEÇON DE CHOSES.



—Le lendemain, il a pris la tempérance.

UNE FEMME D'EXPERIENCE.



—Je suis bien contente, j'ai enfin trouvé une servante qui restera quelque temps.
—Et, comment le sais-tu ?
—Elle m'a été en voyée par le garçon épicier.
—C'est pas une rai-on.
—Si, le garçon a un contrat d'un an avec son patron.

On plaide en séparation :
Madame ne veut plus voir son époux.

—Pourquoi donc ? questionne le juge.

—Je ne le savais pas si bête.

Le mari, interrompant avec vivacité :

—Je vous demande pardon, monsieur le juge, elle le savait très bien.

M. de Trudaine, intendant des finances, étant au lit de mort, son fils lui dit pour le consoler que le public prenait à sa situation le plus vif intérêt, et qu'il pouvait être assuré de l'estime des gens de bien et du suffrage de tous les bons patriotes, dont il emporterait les regrets.

—Eh bien ! je te lègue tout cela, lui répond le morribond en souriant.

Cri de découragement d'un jeune apprenti herboriste :

—Jamais je ne pourrai me mettre dans la tête tout ces noms de plantes médicinales. Les simples, c'est beaucoup trop compliqué ?

IL EN VEUT POUR SON ARGENT.



—M. le sculpteur, n'enlevez donc pas tant de terre, il me semble que je vous paie assez cher.

Un petit mendiant vient ouvrir la voiture d'une belle dame ; il est en guenilles, il grelotte ; il attendrit la dame, si bien qu'elle entre dans une maison de confection et le fait habiller des pieds à la tête.

Deux jours après, elle revient au même endroit et retrouve son petit mendiant toujours en guenilles.

—Pourquoi, lui demanda-t-elle, n'as-tu pas gardé les vêtements, la casquette et les souliers que je t'ai achetés ?

—Papa et maman me les ont pris et les ont vendus ; j'étais trop bien mis : on ne m'aurait plus rien donné...

Nos bons mendiants :

Le jour de l'Assomption, l'un d'entre eux, rencontre un voisin.

—Vous voilà parti ? fait celui-ci.

—Eh oui ! que voulez-vous ? Il n'y a ni fête ni dimanche pour nous. On travaille tout le temps !



Un monsieur qui s'est marié pour avoir un "chez lui" tranquille.

Au restaurant :

Le maître d'hôtel va de table en table recueillir les commandes.

—Et comme vin, monsieur ?

1er Client.—Une bouteille de Bordeaux ordinaire.

2e Client.—Une bouteille de Saint-Estèphe !

3e Client.—Une bouteille de Pomard !

Une minute après, par la porte imprudemment entr'ouverte, toute l'assistance entend avec stupeur retentir à l'office ces mots :

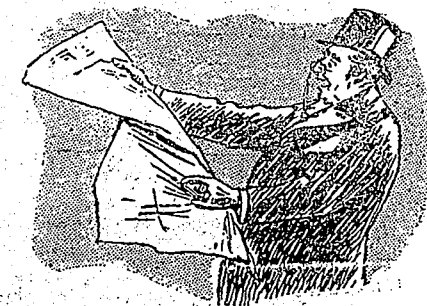
—Calixte ! Trois bouteilles de rouge !!!

Ecole mutuelle.

—C'est toujours l'inférieur qui souffre le plus des défauts du supérieur. Mademoiselle Yvonne voulez-vous me donner un exemple ?

—Par exemple, chez les gens qui ont la vue faible, c'est toujours le nez qui supporte les lunettes !

COMPTE RENDU D'UNE RÉUNION ÉLECTORALE.



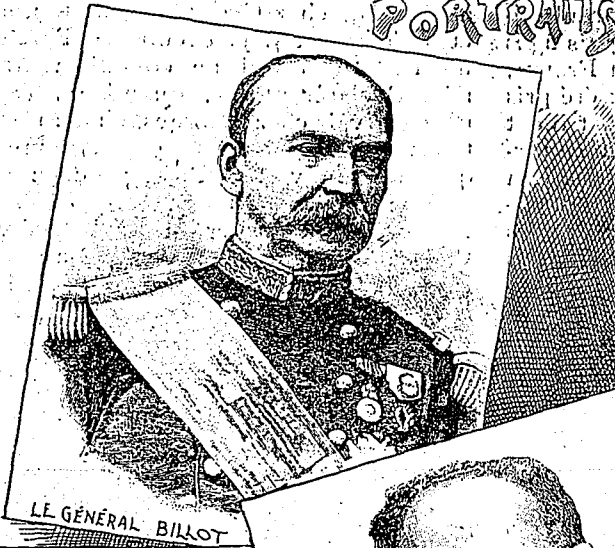
publié par le journal de son parti



publié par le journal de l'autre parti.

PORTRAITS

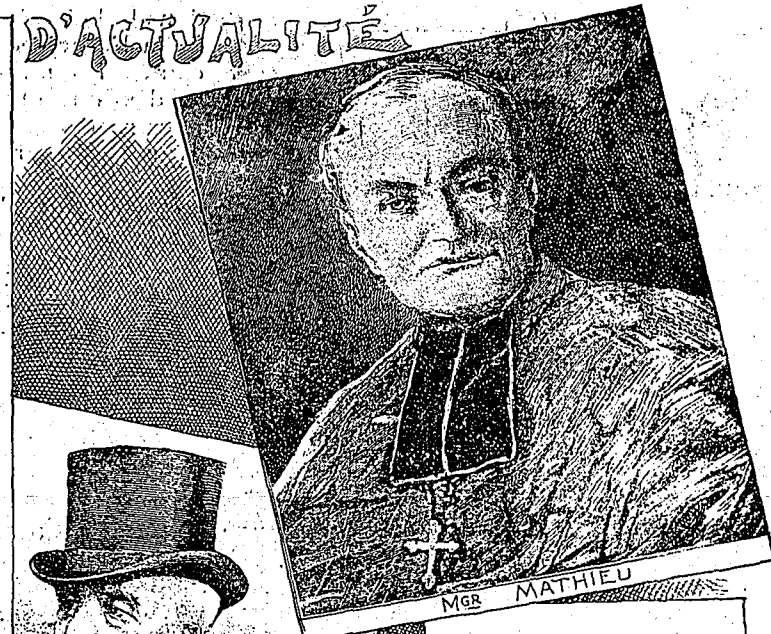
D'ACTUALITÉ



LE GÉNÉRAL BILLOT



ABD EL HACK EL OUASTANI



MGR MATHIEU



LI HUNG-TCHANG



AMIRAL VIGNES



S. A. R. LE DUC DE NEMOURS



ALI BEN SMERLI

Le général Billot ministre de la guerre en France.— Mgr. Mathieu, archevêque de Toulouse — Li Hung-Tchang, ambassadeur extraordinaire de l'empereur de Chine en Europe.

NECROLOGIE.— Le duc de Nemours, second fils du roi Louis-Philippe — L'amiral Vignes — Abd. El Hack El Ouastani et Ali Ben Smerli assassinés avec le marquis de Morès.

HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON I^{er}

Racontée par un Vieux Soldat.*

CONSULAT.



Le premier Consul en costume de colonel de chasseurs à cheval. " le fourreau. Malheur à ceux qui ne respectent pas les traités ! ils en seront responsables devant toute l'Europe."

Toutefois la rupture n'était pas officiellement déclarée ; mais l'agression eut lieu de la part de l'Angleterre ; deux bâtiments français furent capturés

Ces fâcheuses nouvelles n'étaient pas de nature à calmer le Premier consul. Aussi, dans une audience diplomatique qui eut lieu peu de temps après, il interpella vivement l'ambassadeur d'Angleterre : " Vous êtes décidé à la guerre... ? " lui dit-il d'un ton irrité. Nous l'avons faite pendant quinze ans ; " vous voulez la faire encore quinze années ; " eh bien, vous m'y forcez ! " Puis se tournant vers le comte de Markoff, ambassadeur de Russie : " Les Anglais veulent la guerre ; mais s'ils sont les premiers à tirer l'épée, je serai le dernier à la remettre dans

la baie d'Audierne. Aussitôt les représailles de la France éclatèrent, et le Premier consul déclara prisonniers de guerre tous les Anglais âgés de dix-huit ans à soixante ans, alors en France, pour répondre des Français qui auraient été pris avant la déclaration de guerre. Le Sénat reçut en même temps un message consulaire qui se terminait ainsi : ... Le gouvernement s'est arrêté à la " ligne que lui ont tracée ses principes et ses devoirs : les négociations sont interrompues, et nous sommes attaqués. Du moins nous combattons pour maintenir la foi des traités et pour l'honneur du nom français... "

LA CONSPIRATION DE CADOUDAL.

A la guerre, le gouvernement britannique, d'accord avec les princes français, ajouta un plan de conspiration ; un certain Lajolais en fut porteur, et repartit pour Londres après être venu en conférer à Paris avec Moreau. Les conjurés d'outre-mer furent divisés en trois bandes, auxquelles on marqua trois lignes, partant de la falaise de Béville, pour leur voyage jusqu'à Paris. Le 21 août 1803, s'opéra un premier débarquement, commandé par Georges Cadoudal ; un second dont Caster Saint-Victor faisait partie ; un troisième, où se trouvaient



Pichegru et Lajolais. Un quatrième, plus important, devait encore avoir lieu ; c'était celui qui amènerait en France un prince français, mais les vents contraires l'empêchèrent.

Malgré les précautions dont ils s'entourèrent, plusieurs conjurés ne tardèrent pas à être arrêtés ; on apprît

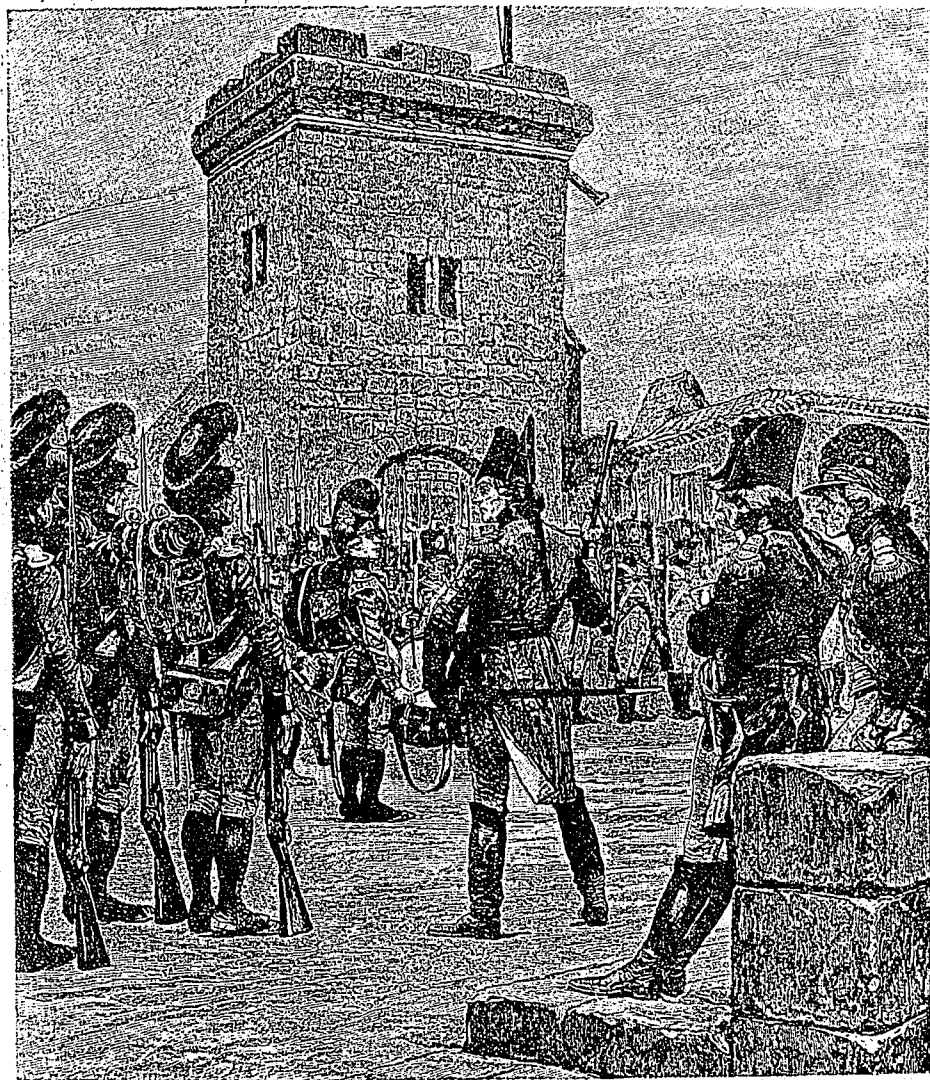
par leurs dépositions que Pichegru était descendu à Chaillot, chez Georges, sous le nom de Charles, et qu'il avait déjà occupé à Paris divers logements. Ceux qui ne connaissaient pas ce général déclarèrent que, quand un certain personnage arrivait chez Georges, chacun se levait et le traitait avec respect. Le gouvernement sut bientôt que Moreau avait vu Pichegru chez lui, et qu'à une autre conférence du soir, sur le boulevard de la Madeleine, ce dernier lui avait présenté Georges Cadoudal ; deux fois encore, ils avaient eu des entretiens particuliers d'où il était résulté, malgré quelque dissidence dans les moyens d'exécution, le projet de changer totalement la forme du gouvernement. Pichegru qui était entièrement voué au succès de l'entreprise, nourrissait une haine implacable contre le Premier consul, depuis le 13 vendémiaire et l'appui donné par l'armée d'Italie au 18 fructidor. Plusieurs fois un de ses amis, ancien entrepreneur de subsistances militaires, assez courageux pour lui donner asile chez lui, l'avait engagé vainement à renoncer à sa criminelle entreprise, mais Pichegru lui avait répondu qu'il agissait en vertu des plus hauts pouvoirs, et qu'il avait à sa disposition les ressources de l'Angleterre. Cependant les prisons renfermaient déjà presque tous les com-



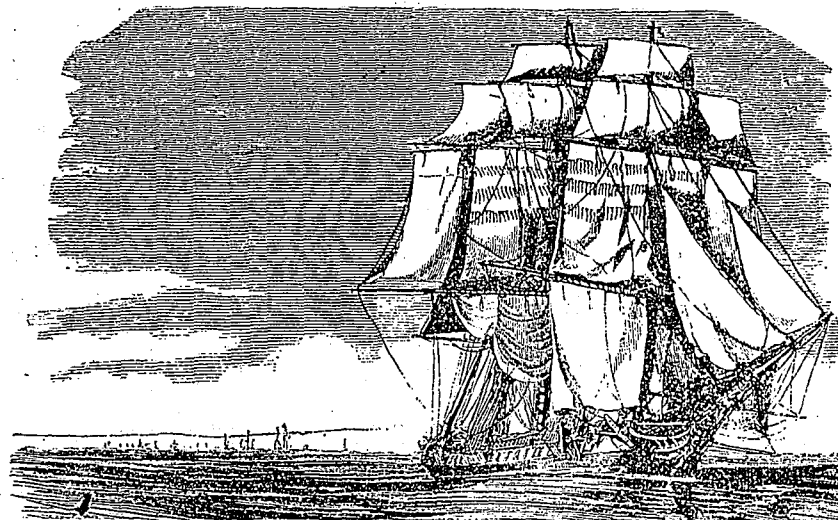
Arrestation de Pichegru.

* Voir le Cyclorama Universel depuis le No. 12 (7 Déc. 1895.)

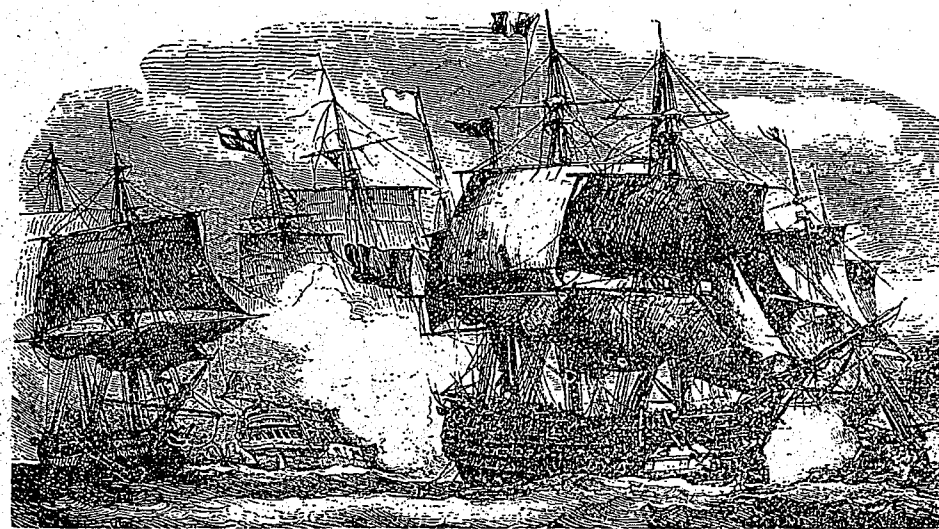
LA RUPTURE AVEC L'ANGLETERRE.



WILLIAM PITT, Premier Ministre d'Angleterre faisant faire l'exercice aux milices anglaises à Walmer-Castle en 1803.

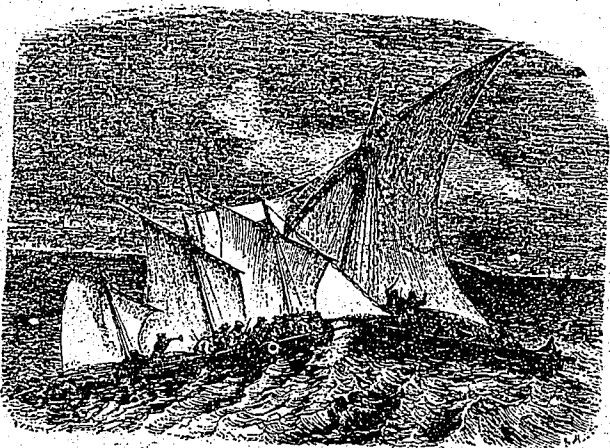


La garde des côtes anglaises.



Engagement entre navires anglais et français dans la Manche.

plices, au nombre de quarante-cinq. Il ne restait plus de livres que les trois principaux conjurés, Moreau, Pichegru et Georges. Les renseignements avant paru suffisants, le 15 octobre 1803, Moreau fut arrêté. Le lendemain, l'ordre du jour de la garnison de Paris portait : "Cinquante brigands ont péché dans la capitale : Georges et le général Pichegru étaient à leur tête. Leur arrivée avait été provoquée par un homme qui compte encore dans nos rangs, par le général Moreau, qui fut remis hier aux mains de la justice nationale. Leur projet, après avoir assassiné le Premier consul, était de livrer la France aux horreurs de la guerre civile et aux terribles convulsions de la contre-révolution."



Chaloupes croisant sur les côtes de Bretagne pour empêcher le débarquement des conspirateurs

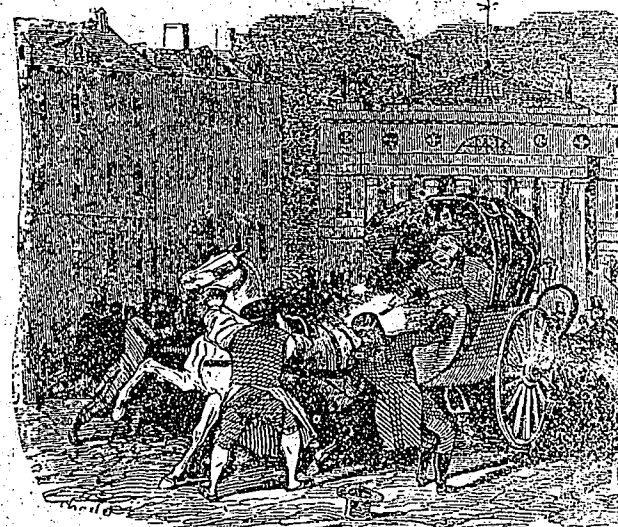
Le 28 février, un sénatus-consulte suspendit pour deux ans la procédure par jury, et investit les tribunaux criminels de la connaissance des crimes de haute trahison, d'attentats contre la personne du Premier consul, et contre la sûreté intérieure et extérieure de la République. Une loi spéciale appliqua la peine capitale aux recéleurs des conjurés, comme complices. La proclamation de cette loi mit bientôt Pichegru sous la main de la justice,

pour une somme de 100,000 francs, par un homme chez lequel il s'était réfugié. A deux heures du matin, des agents de police, munis de la clef qu'on leur avait donnée, entrèrent dans la chambre où il dormait, se saisirent de ses pistolets et se jetèrent sur lui. Pichegru, quoique surpris et sans armes, se défendit longtemps et ne céda qu'au nombre. Il fallut le lier et le conduire en chemise à la Préfecture de police, où il subit un premier interrogatoire ; de là il fut transféré au Temple, et confronté avec ses complices : on le reconnut pour être le Charles à qui l'on témoignait chez Georges tant de respect. Le signalement de Georges Cadoudal avait été communiqué à toutes les barrières, à tous les gendarmes, à tous les délégués de la police, et affiché



Georges Cadoudal.

partout. Le 9 mars, il fut arrêté en cabriolet, non loin du carrefour Buci, par deux agents, dont il tua l'un et blessa l'autre de deux coups de pisto-

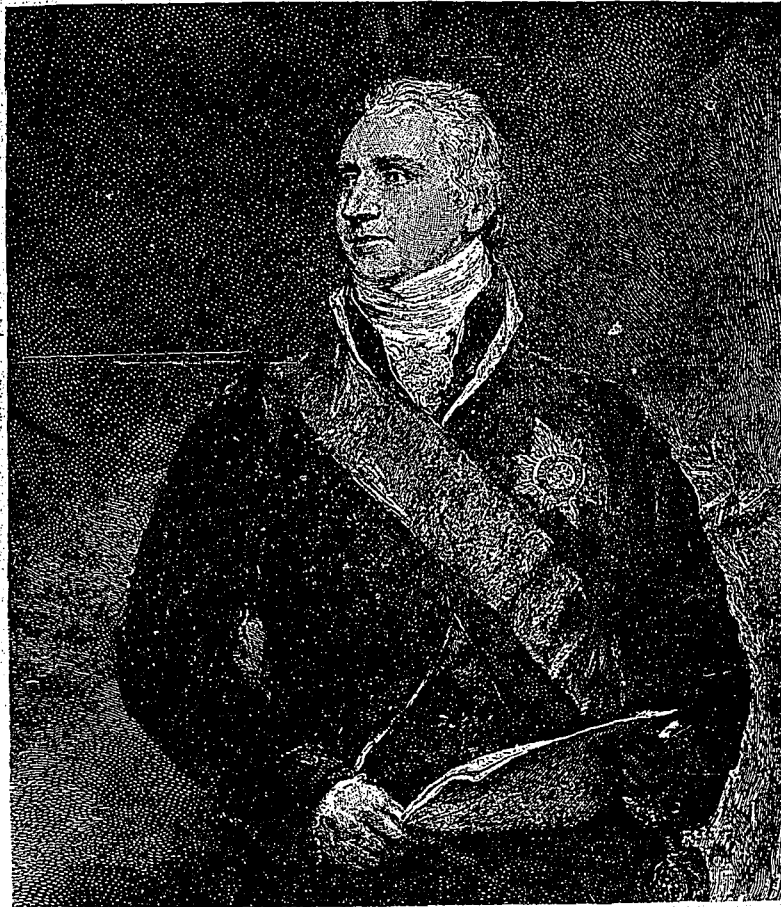


Arrestation de Georges Cadoudal.

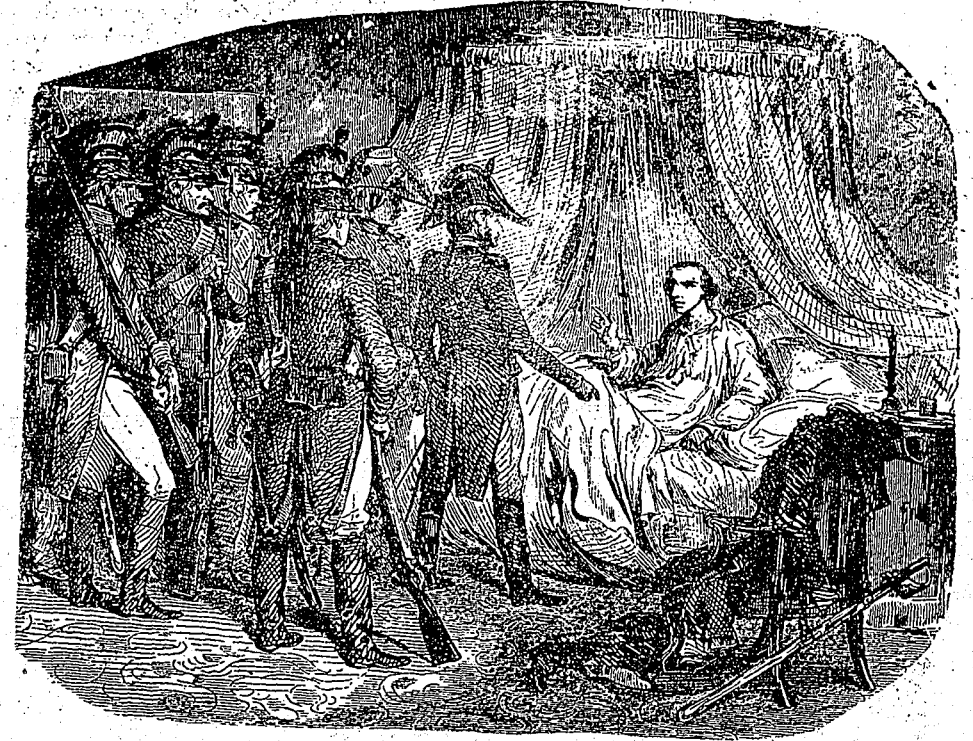
let ; mais la foule l'entoura et l'empêcha de se sauver. Conduit à la police, il avoua sans hésiter qu'il était venu à Paris pour attaquer le Premier consul par la force, et avec des moyens pareils à ceux de son escorte et de sa garde ; mais qu'il attendait pour cela qu'un prince français fut arrivé à Paris. Pichegru, au contraire, se renferma constamment dans un système de dénégation absolue, soit par rapport à Georges, soit par rapport à Moreau, malgré les déclarations faites en sa présence par les autres conjurés. Moreau débuta aussi par le même système, auquel il dut bientôt renoncer, la nature lui avait donné le courage des champs de bataille, en lui refusant cette force morale qui ennoblit toujours l'adversité, et quelquefois le crime lui-même.

Pendant que cette machination intérieure occupe le Premier consul, une autre ourdie à l'intérieur, et qui, par sa marche, lui parut identique avec la première, attirait ses regards sur les bords du Rhin.

L'ARRESTATION DU DUC D'ENGHEN.



LORD WITWORTH, ambassadeur d'Angleterre à Paris pendant la durée du Traité d'Amiens.



Le duc arrêté dans son lit.



Les Dragons Français entrant sur le Territoire Allemand.

Toutes les deux étaient des conceptions enfantées à Londres. La police de Paris fit tout à coup saisie du secret de ces manœuvres par l'arrestation, à Kehl, de Méhée de Latouche, déporté à Oléron à l'occasion de l'attentat du 3 nivôse, auquel il était cependant étranger. Echappé de l'île, Méhée se réfugia en Angleterre, où il s'attacha aux trames que la reprise des hostilités renouvelait contre Bonaparte. Le ministère anglais l'accueillit, agréa ses services, et le fit partir pour Paris avec des instructions qui avaient pour but le bouleversement de la France et la perte du Premier consul. Arrêté à Kehl avec ses papiers, vers la fin de septembre 1803, Méhée s'était vu dans l'alternative de subir la peine capitale, qu'il méritait, ou de devenir l'agent du gouvernement, qui lui faisait grâce, pour déjouer la conjuration étrangère; il n'hésita pas à préférer le dernier parti. Cependant le gouvernement anglais ignorait le passage de Méhée sous l'influence de la Police de Paris. Sous la dictée de cette police et sous les yeux du citoyen Shée, préfet du Bas-Rhin; à Strasbourg, Méhée commença une correspondance avec le ministre anglais, comme si, parvenu à sa destination, il s'occupait d'accomplir les projets dont il s'était d'abord chargé.



Napoléon recevant la dépêche lui annonçant la présence du duc d'Enghien sur le territoire du grand duché de Bade.

L'EXÉCUTION DU DUC D'ENGHIEU.



Le duc d'Enghien.

Les choses en étaient là lorsqu'un rapport de gendarmerie, remis directement au Premier consul à la Malmaison, lui apprit que le duc d'Enghien, résidant à Ettenheim, dans le grand-duché de Bade, y avait réuni beaucoup d'émigrés, et entre autres le général Dumouriez. Aussitôt Bonaparte, déterminé non-seulement par les trames qu'à la même époque on ourdissait contre lui, mais encore, et plus fortement sans doute, par la déclaration si positive de Georges Cadoudal, qu'il attendait l'arrivée d'un prince français pour attaquer le Premier consul, préoccupé en outre de l'idée, dont depuis plusieurs jours l'obsédaient des rapports de police, que le duc d'Enghien devait pénétrer en France du côté

de l'est au moment de l'explosion de la conspiration, tandis que le duc de Berri débarquerait en Bretagne ou en Normandie, Bonaparte prit à l'instant la résolution, comme il l'a dit depuis, de renvoyer la terreur à ses ennemis jusque dans Londres, convoqua le conseil des ministres, et l'ordre fut donné à celui de la guerre d'arrêter le duc d'Enghien et le général Dumouriez à Ettenheim et de les amener à Paris.

Il est difficile de ne pas reconnaître dans une pareille instruction, le caractère d'une de ces résolutions dont l'exécution est inexorable. Plus d'une fatalité concourut à tromper le Premier consul et à perdre le duc d'Enghien. D'abord les gendarmes alsaciens, en raison de leur prononciation, avaient fait le général Dumouriez du général Thumery,



Le grand juge Régnier.

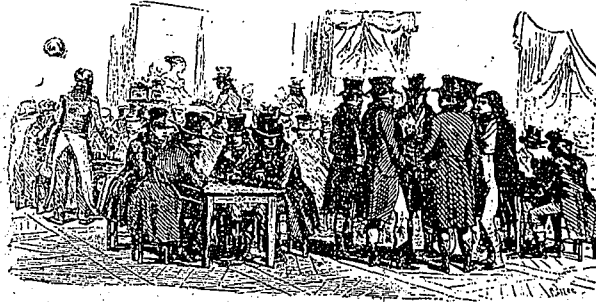
attaché au prince, erreur qui accréditait, touchant le séjour du duc d'Enghien à Ettenheim, le bruit d'un rassemblement hostile coïncidant avec les complots et les lettres des agents anglais, et avec les tentatives et les déclarations de Georges.

Caulaincourt et Ordener reçurent leurs ordres du ministre de la guerre, en vertu de ceux du Premier consul. Comme les opérations confiées à ces deux généraux devaient s'accomplir en pays étranger et ami, M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, accrédita leur mission par une lettre au ministre de l'électeur de Bade, et laissa à Caulaincourt le soin de la lui faire parvenir. Cette lettre ne parvint au ministre de Bade qu'après l'enlèvement du duc d'Enghien.



Napoléon dictant l'ordre d'arrêter le duc d'Enghien.

Le malheureux prince fut pris dans son lit le 15 mars, à cinq heures du matin ; le marquis de Thumery, le colonel baron de Grüstein, le lieutenant Schmidt, l'abbé Wenborn, l'abbé Michel, M. de Saint-Jacques, secrétaire du duc, et trois de ses gens, furent arrêtés. Alors seulement le commandant de gendarmerie reconnut que le général Dumouriez n'était autre que le général Thumery. Le prince lui déclara que jamais Dumouriez n'était venu à Ettenheim, et qu'il ne l'aurait pas reçu s'il y était venu. Il dit qu'il estimait Bonaparte comme un grand



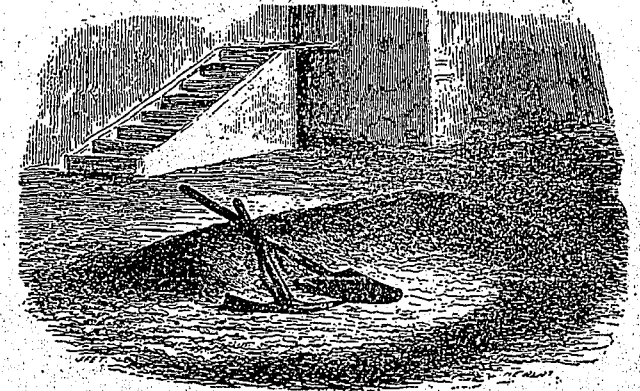
L'exécution du duc d'Enghien discutée dans les cafés de Paris.

homme ; mais qu'étant prince de la maison de Bourbon, il lui avait voué une haine implacable. On le transféra à la citadelle de Strasbourg, où il resta deux jours. Le 18, dans la nuit, il partit en poste pour le château de Vincennes, où il arriva le 20, à neuf heures du soir. Une commission militaire, composée d'un général de brigade président, de six colonels, d'un capitaine rapporteur et d'un capitaine greffier, se transporta à Vincennes en vertu de l'ordre du gouverneur de Paris, d'après l'arrêté du gouvernement du 19 ventôse, qui déclarait le duc d'Enghien prévenu d'avoir porté les armes contre la République ; d'avoir été et être encore à la solde de l'Angleterre ; de faire partie de complots tramés par cette dernière puissance contre la sûreté intérieure et extérieure de la République. Interrogé à minuit par le capitaine rapporteur, le prince déclara qu'il n'avait jamais vu Pichegru ; que le général avait désiré de le voir ; qu'il se louait de ne l'avoir pas connu, d'après les vils moyens dont on dit qu'il avait voulu se servir, s'ils sont vrais... qu'il avait toujours commandé l'avant-garde dans l'armée de son grand-père ; qu'il n'avait pour vivre que le traitement que lui faisait l'Angleterre, c'est-à-dire cent cinquante guinées par mois. Avant de signer le procès-verbal de ce premier interrogatoire, le prince écrivit au bas : *Je demande une audience au Premier consul ; mon nom, mon rang, ma façon de penser et l'horreur de ma situation me font espérer qu'il ne se refusera pas à ma demande.* A la commission devant laquelle il comparut deux heures après, il déclara qu'il était prêt à faire la

guerre, et qu'il devait avoir du service dans celle que l'Angleterre faisait encore à la France. Averti par le président que les commissions militaires jugeaient sans appel, le duc répondit : *Je ne me dissimule pas le danger que je cours : je désire seulement avoir une entrevue avec le Premier consul.*

Vers les quatre heures du matin, une explosion se fit entendre dans les fossés du château : le dernier rejeton de la maison de Condé mourait, pour la cause royale, au pied de la forteresse où le grand Condé avait été renfermé comme coupable d'avoir porté les armes contre le roi de France.

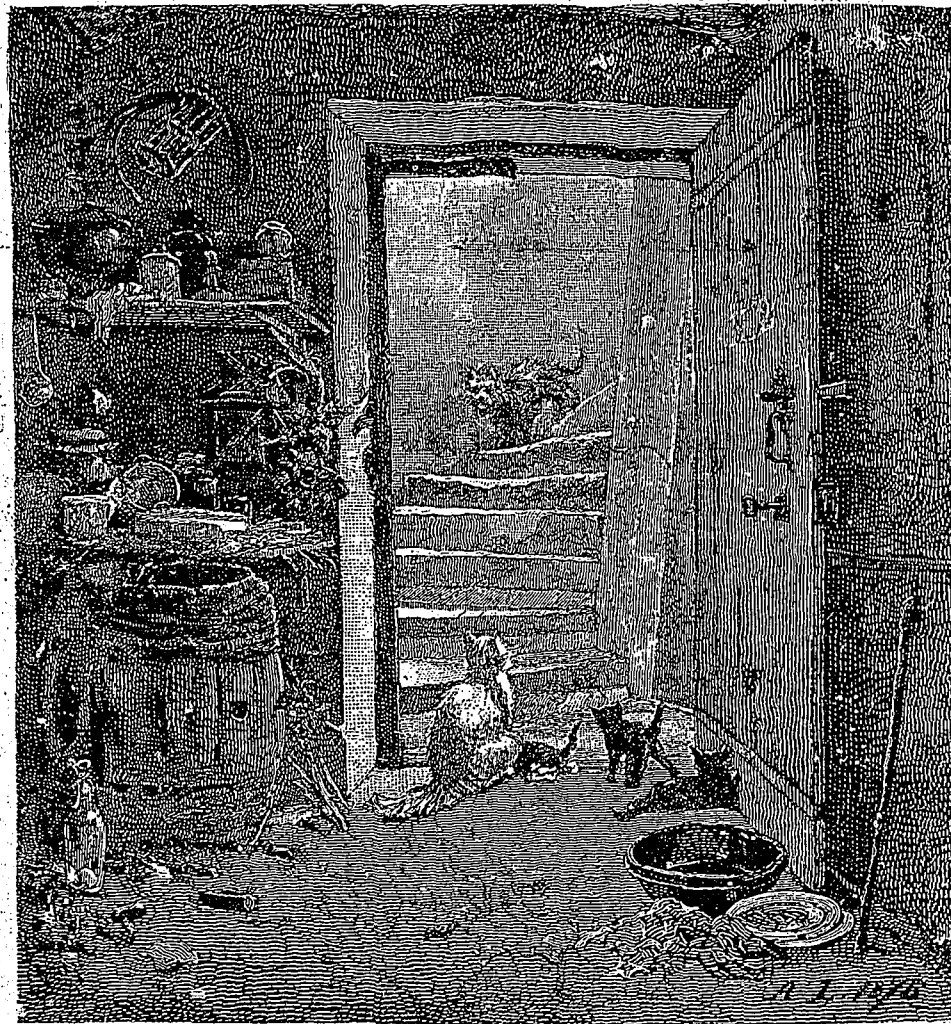
Le lendemain, au milieu de la violente agitation dont le procès de Moreau et de Fichégu enflam-mait les esprits, on apprit tout à coup que le duc d'Enghien avait été fusillé à Vincennes. Une morne stupeur s'étendit sur la capitale ; les prisonniers du Temple furent oubliés pendant cette journée envahie par un deuil inconnu ; et ce qui rendit cette émotion si sombre, si sinistre, c'était le caractère mystérieux imprimé à l'effroi général. En effet, le crime et la victime étaient également inconnus. Plus des deux tiers de la population de Paris ne savaient quel était ce prince qui venait de périr à Vincennes. Frappée d'un saisissement profond, l'opinion cherchait toutefois à pénétrer ce secret que la mort pouvait avoir rendu impénétrable ; elle pouvait rattacher ce fait si étrange. (à continuer.)



BEAUX ARTS.



LES AMIS.—Tableau de Z. Geslin.



LE PASSAGE DIFFICILE.—Tableau de Mr. L. de Lajolais.

BEAUX ARTS.

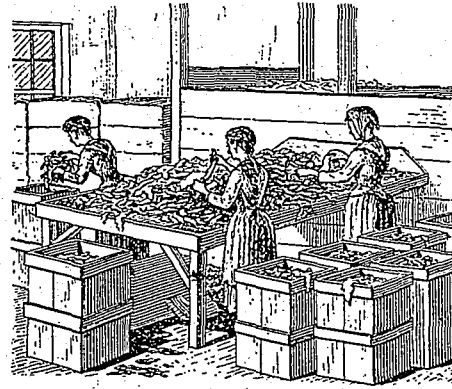


DANS LES BLÉS.—Tableau de Mr. Bachman.

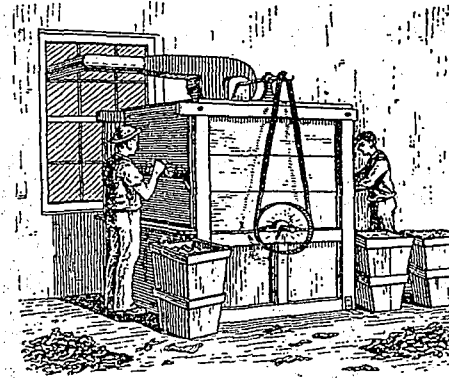
CHRONIQUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE.



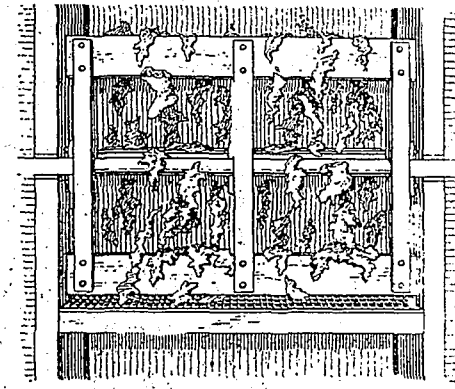
Le nettoyage des vêtements.



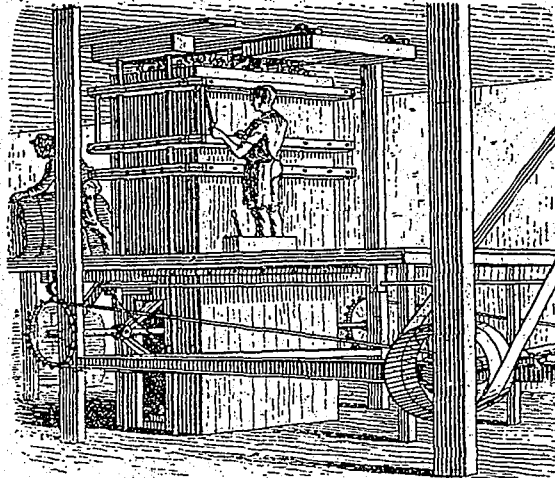
Assortiment des chiffons par couleur.



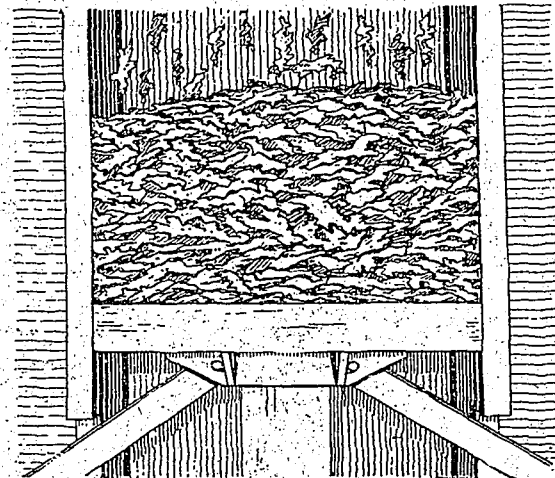
Nettoyage.



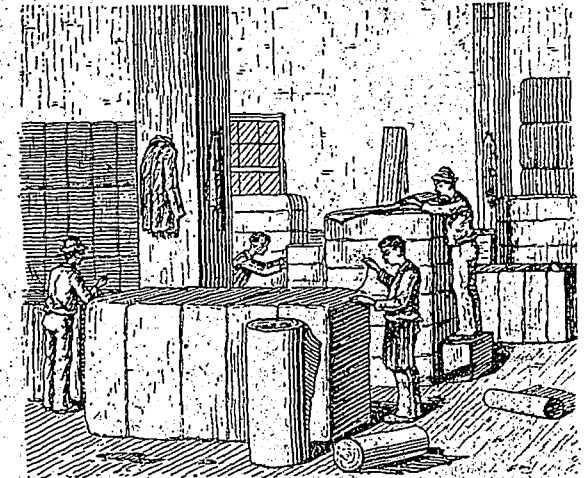
Intérieur du nettoyeur.



La presse à chiffons.



Intérieur de la presse.



Les halles.

La préparation des vieux chiffons de laine pour le défilochage.

Les chiffons dont la préparation peut être suivie dans nos gravures sont envoyés à des fabriques qui les défilent, c'est-à-dire qui défont le tissu et le séparent en fils. Ces fils sont reflés et tissés à nouveau. Ces tissus qu'on en fait sont appelés *SHODDY* par les Américains.

LA FEMME EN BLANC

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES *

PREMIÈRE ÉPOQUE.

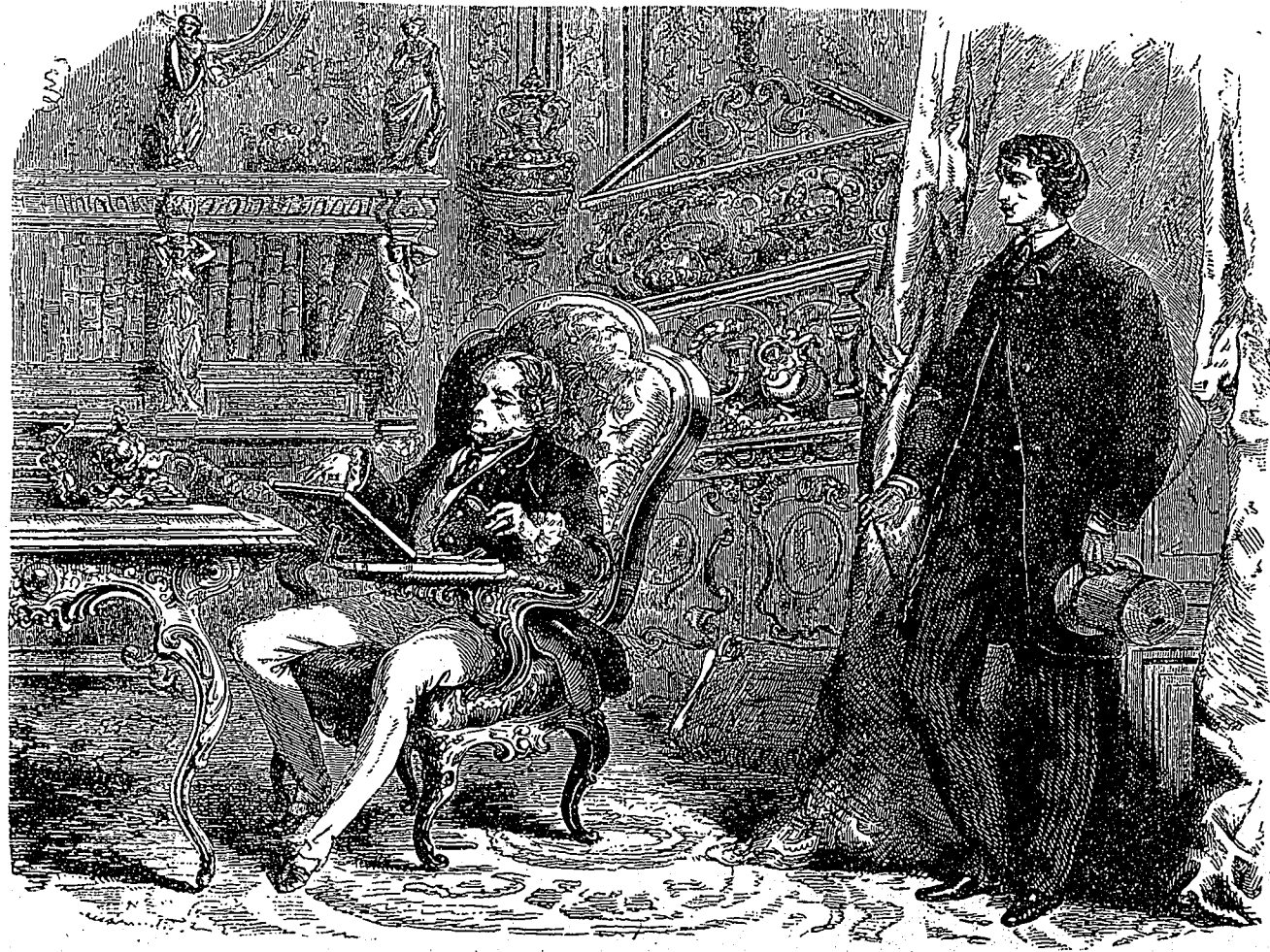
Ce récit est commencé par Walter Hartright
de Clement's Inn, professeur de dessin.

(Suite.)

Le cocher était évidemment décontenancé par mon arrivée si tardive. Je le trouvai en cet état de respectueuse bouderie, tout particulier aux domestiques de race anglaise. Nous cheminions dans un silence absolu, et fort lentement, à travers les ténèbres. Les chemins étaient mauvais, et l'obscurité de la nuit ajoutait à la difficulté d'y marcher un peu vite. A partir du moment où nous avons quitté la station, il s'était, d'après ma montre, écoulé une heure et demie, lorsque j'entendis dans l'éloignement bruire les flots de la mer, et, sous nos pas, craquer le sable des allées d'un parc. Nous venions alors de franchir une porte; nous passâmes encore sous une autre avant d'arriver devant la maison. Je fus accueilli par un solennel serviteur sans livrée, qui m'apprit que "la famille" était allée se coucher.

Il me conduisit dans une haute et vaste pièce, où mon souper m'attendait, tristement servi à l'extrémité d'une immense table d'acajou, dont l'absence de tout convive faisait, en quelque sorte, un désert. J'étais trop las ou trop abattu pour boire ou manger beaucoup, surtout devant un grand diable de valet imposant qui me servait, moi tout seul, avec toute l'activité requise pour une

demi-douzaine de dîneurs. Au bout d'un quart d'heure, j'étais en mesure de m'aller mettre au lit. Le solennel serviteur me conduisit dans une pièce meublée avec recherche.



MONSIEUR FAIRLIE.

—Monsieur, me dit-il, le déjeuner est pour neuf heures.

Puis il s'assura que tout était en ordre et disparut sans le moindre bruit.

Que vais-je voir, cette nuit, dans mes

rêves? pensais-je en soufflant ma bougie. La Femme en blanc?... ou les habitants encore inconnus de ce château de Cumberland?...

—Étrange sensation que de s'endor-

mir, comme ami de la famille, sous un toit hospitalier, et de n'y connaître personne, pas même de vue !

Lorsque, le lendemain, j'ouvris les volets, la mer m'apparut joyeuse sous un beau soleil d'août, et, dans l'éloignement, les montagnes d'Écosse, bordaient l'horizon de leurs bleuâtres contours, ça et là confondus avec l'azur du ciel.

Ce fut là une surprise délicieuse pour mes yeux habitués à ces étroits "paysages" de Londres, encadrés de briques et de mortiers. Aussi me sembla-t-il, à l'instant même, que j'abordais tout un monde de pensées et d'impressions nouvelles. Une sensation qui n'avait rien de très-net me montrait le passé comme définitivement accompli, définitivement oublié, sans que mes notions sur le présent et sur l'avenir s'en trouvassent le moins du monde éclaircies. Des incidents, qui avaient à peine quelques jours de date, s'effaçaient de ma mémoire comme si des mois et des années se fussent passés.

Par exemple, les excentriques récits de Pesca m'annonçant comment il m'avait procuré mon rouvel emploi, — la soirée d'adieux que j'avais passée avec ma mère et ma sœur, — et même la mystérieuse aventure qui m'était arrivée sur le chemin de Hampstead à Londres, — tout cela s'était transformé en autant d'incidents relégués parmi les souvenirs d'une autre époque. La Femme en blanc était encore présente à ma pensée ; mais son image s'offrait déjà moins distincte à mon souvenir.

Un peu avant neuf heures, je descendis au rez-de-chaussée de la maison. Le valet solennel me rencontra errant de corridors en corridors, et, mû par une compassion louable, me montra le chemin de la salle à manger. Le premier regard que je jetai autour de moi, quand cet homme eût ouvert la porte, me fit découvrir une table élégamment servie, au milieu d'une espèce de galerie éclairée par beaucoup de fenêtres. De la table,

mes yeux se portèrent vers la fenêtre la plus éloignée de moi, et j'y vis, debout, une dame qui me tournait le dos. Au premier coup d'œil je fus frappé de la rare beauté de sa taille, qui faisait encore valoir une attitude parfaitement gracieuse et simple. Elle était grande, et point trop grande ; d'un embonpoint satisfaisant, mais non pas trop grasse ; sa tête, bien attachée à ses épaules, se mouvait avec de charmantes ondulations. Perfection spécialement appréciable pour un homme, la taille était là où elle devait être, et gardait ses dimensions naturelles ; — sa souplesse flexible n'était point déformée par un corset. Comme elle n'avait pas entendu entrer, je pus me donner le plaisir de l'admirer tout à mon aise pendant une ou deux minutes, après lesquelles je jugeai que la manière la moins embarrassante d'annoncer ma présence serait de faire glisser sur le parquet une des chaises placées à la portée de ma main. Immédiatement, en effet, elle se retourna. L'aisance élégante de ses mouvements et de son allure, tandis qu'elle traversait la pièce dans toute sa longueur, augmentait singulièrement la curiosité que j'éprouvais de voir son visage. Au moment où elle quittait la croisée : "Elle est brune," me disais-je. Quand elle eût fait quelques pas, je continuai : "Certainement, elle est jeune." Elle approcha davantage, et alors, à ma stupéfaction profonde : "Elle est laide," me vis-je forcé d'ajouter.

Jamais ce vieux dicton que "la Nature ne saurait se tromper," n'avait reçu de démenti plus complet. Jamais les séduisantes promesses d'une jolie tournure n'avaient été faussées d'une façon plus saisissante et plus désastreuse par un visage en désaccord avec elles. Le teint de cette jeune personne était presque basané ; le duvet qui ombrageait sa lèvre supérieure équivalait presque à une moustache. Sa bouche était largement dessinée, grande, virile ; les con-

tours de son visage, massifs et sans harmonie. Ses yeux, bruns, perçants, hardis, étaient enchâssés dans des arcades trop proéminentes, et son épaisse chevelure d'un noir brillant comme celui du charbon de terre, lui descendait trop sur le front. Sa physionomie, gaie, franche, intelligente, manquait de cette douceur, de cette flexibilité féminine, si attrayantes, sans lesquelles la femme la plus belle ne saurait l'être tout à fait.

Voir la figure que je viens de décrire sur des épaules qu'un sculpteur eût modelées avec amour, — être charmé d'abord par les grâces modestes où se révélait la parfaite symétrie de ce beau corps, et presque repoussé, ensuite, par la virilité de ces traits, de cette physionomie si inconciliable, avec le reste, — c'était éprouver, à peu de chose près, l'embarras presque risible dans lequel nous plonge certains rêves bizarres, dont nous ne savons comment concilier les contradictions et les anomalies.

— M. Hartright, sans doute ? me dit cette jeune personne, dont un bon sourire vint illuminer, adoucir aussi la physionomie, et qui devenait un peu plus femme en prenant la parole... Nous avions renoncé, hier soir, à l'espérance de vous voir arriver ; et nous nous sommes retirés à l'heure habituelle. Veuillez recevoir mes excuses pour cette apparente négligence... et permettez-moi de me présenter à vous comme une de vos futures élèves... Vous offrirai-je la main ?... Je suppléerai de tôt ou tard, nous en viendrons là... Pourquoi pas tout de suite ?...

Cette bienvenue sans cérémonie fut articulée d'une voix vibrante sonore et pleine de charme. La main offerte, — peut-être un peu forte, mais bien modelée, me fut abandonnée avec la calme aisance, l'aplomb vrai d'une femme bien élevée. Nous primes place à la table du déjeuner avec autant de cordialité, aussi peu d'embarras, que si nos relations dataient déjà de plusieurs années, et que

nous nous fussions donné rendez-vous à Limmeridge pour causer amicalement du temps passé.

— Je compte bien, me disait cette aimable personne, que vous êtes venu ici tout à fait déterminé à tirer meilleur parti possible de votre position. Dès ce matin, il faut vous faire à l'idée de n'avoir que moi pour vous tenir compagnie à déjeuner. Ma sœur est restée chez elle, où la retient cette indisposition essentiellement féminine qu'on appelle migraine ; sa bonne vieille gouvernante, mistress Vesey, est charitablement auprès de ma sœur, occupée à lui faire avaler le thé qui doit lui rendre la vie. Mon oncle, M. Fairlie, ne prend avec nous aucun de ses repas. Il est d'une santé fort précaire, et préfère trôner, en célibataire, au fond de son appartement. La maison n'a pas d'autres habitants, si ce n'est moi. — Nous avons eu il y a quelque temps, en visite, deux de nos amies ; mais elles nous ont quittées hier désespérantes de nous et d'elles.

Il ne faut pas s'en étonner. Tout le temps qu'elles sont restées (M. Fairlie étant retenu chez lui par ses souffrances.) nous n'avons eu à leur offrir de votre sexe aucun échantillon que l'on pût faire babiller, danser, coqueter. Aussi ne faisons-nous que nous quereller, surtout en dînant... Comment voulez-vous que quatre femmes dînent ensemble, tous les jours, toutes seules de leur espèce, sans se prendre aux cheveux ?... Nous sommes à table si peu amusantes les unes pour les autres... Vous voyez, M. Hartright, que je n'ai pas grand esprit de corps. — Prenez-vous du thé ou du café ? — Mais nous sommes presque toutes ainsi... Seulement il n'est pas commun, chez nous, de l'avouer aussi librement que je viens de le faire... Bonté divine ! je vous embarrasse, il me semble ?... Pourquoi ? Est-ce la difficulté de choisir votre déjeuner, ou bien la liberté de mon langage qui vous décontenance à ce point ? Dans le

premier cas, je vous recommanderai, en amie, de ne pas songer à ce jambon froid posé à côté de vous, et d'attendre que l'omelette arrive... Si c'est l'autre supposition qui est la vraie, je vous offrirai du thé pour vous remettre un peu, et je ferai mon possible,—ce qui, dans la bouche d'une femme, n'engage pas à grand'chose,—pour tenir ma langue au repos...

Là-dessus elle me tendit, en riant, ma tasse de thé. Ce "papotage" facile, cette familiarité un peu vive à l'égard d'un étranger, étaient alliés, chez mon interlocutrice, à une si complète absence d'affectation, et devaient émaner d'une confiance si vraie dans sa dignité naturelle et les privilèges de son rang, que l'homme le plus téméraire se fût senti contraint au respect. S'il était impossible de garder vis-à-vis d'elle, une réserve outrée, un formalisme de commande, il était plus impossible encore de se croire autorisé, même en pensée, à lui manquer en quoi que ce fût. Mon instinct m'en avertissait, tandis que je me laissais gagner malgré moi par la contagion de sa brillante gaieté, tâchant, avec plus ou moins de succès, de lui répondre sur le ton qu'elle avait pris elle-même.

—Oui ! oui ! me dit-elle en réponse à l'unique explication que je pusse lui donner de mon air d'embarras. Je comprends à merveille. Vous êtes si parfaitement étranger dans notre maison, que mes familières allusions restent pour vous lettres closes... C'est bien naturel, et j'aurais dû m'en aviser plus tôt... Du reste je puis remédier à cet inconvénient... Si je commençais par moi-même, quitte à me débarrasser de moi le plus tôt possible?... J'ai nom Marian Halcombe, et quand j'appelle M. Fairlie "mon oncle" ou miss Fairlie "ma sœur," je commets une de ces inexactitudes qui sont l'apanage des femmes. Ma mère a été mariée deux fois ; la première à M. Halcombe, mon père ; la se-

conde à M. Fairlie, le père de ma demi-sœur. A cela près que nous sommes orphelines toutes deux, nous n'avons point la moindre analogie, elle et moi. Mon père était pauvre et le sien riche. Je n'ai rien, elle est classée parmi les héritières du pays. Je suis brune et laide, elle est blonde et jolie. Je passe généralement pour bizarre et difficile à vivre, (à bon droit je dois en convenir) ; on lui attribue généralement (et avec non moins de justice) tout ce que la douceur et la bonté peuvent avoir de charme -- Bref, c'est un ange et moi je suis...—Goûtez de cette marmelade, monsieur Hartright, et, au nom des convenances féminines, achevez pour votre usage la phrase commencée par moi.. Que vous dire de M. Fairlie ? .. Sur mon honneur, je n'en sais trop rien. Il vous enverra certainement chercher après le déjeuner, et vous serez à même de l'étudier. D'ici là, je vous apprendrai simplement qu'il était le frère cadet de M. Fairlie, mon beau-père en second lieu, qu'il ne s'est jamais marié ; enfin, que miss Fairlie est sous sa tutelle. Je ne puis vivre sans elle, elle ne peut vivre sans moi, voilà pourquoi j'habite Limmeridge-House. Ma sœur et moi sommes fort éprises l'une de l'autre, ce qui, direz-vous, ne s'explique guère d'après ce que vous savez. A cet égard, je suis de votre avis ; mais n'importe : les choses vont ainsi. Il faudra, monsieur Hartright, ou plaire à toutes deux, ou ne plaire ni à l'une ni à l'autre ; et ce qui rend ce dilemme plus embarrassant, c'est que vous en serez réduit à nous pour toute société. Mistress Vesey est une excellente personne, investie de toutes les vertus, mais qui ne compte pour rien.

—M. Fairlie est trop mal portant pour frayer avec qui que ce soit. Je ne sais au juste ce qu'il a ; Les médecins mêmes l'ignorent. Nous disons tous qu'il souffre des nerfs, et quand nous avons dit cela, personne de nous ne sait ce que cela

veut dire. Cependant, croyez-moi, flattez ses petites manies, quand vous le verrez ce matin. Admirez sa collection de médailles sa collection de gravures, sa collection d'aquarelles et vous gagnerez son cœur... Ma parole, si vous pouvez vous contenter du calme de la vie rustique, je ne vois pas pourquoi vous ne vous trouveriez pas fort bien ici entre le déjeuner et le "lunch" les dessins de M. Fairlie occuperont votre temps.—Après le "lunch", miss Fairlie et moi l'albun en sautoir, nous irons, sous votre direction, massacrer quelques portraits de dame Nature... C'est ma sœur, ce n'est pas moi, songez-y bien, que vous devez rendre responsable de cette fantaisie de dessin... Selon moi les femmes ne peuvent pas peindre ; elles ont l'esprit trop mobile, le regard trop peu attentif. Après tout, qu'est-ce que cela fait ?... Ma sœur aime à peindre. Je gâte donc, pour l'amour d'elle, autant de bonnes couleurs et de bon papier qu'aucune femme d'Angleterre. Quant aux soirées, j'imagine que nous pourrions vous aider à les passer. Miss Fairlie joue délicieusement du piano. Pour moi, je ne distingue pas un "sol-dièze" d'un "ré-bémol" mais je suis en état de vous tenir tête, soit aux échecs, soit aux dames, à l'écarté ou même (déduction faite de mon incapacité de femme,) si vous y tenez au billiard.. Que pensez-vous de mon petit programme ? Peut-il vous reconcilier avec notre vie routinière et tranquille ? ou bien allez vous prendre la fièvre et rêver les voyages, les aventures, dans cette atmosphère si calme et si peu renouvelée ?..

Elle discourait ainsi, à bride abattue, avec un gracieux abandon, et, sans aucune interruption de ma part que les réponses voulues par la plus simple politesse. Sa dernière question, la tournure qu'elle lui avait donnée, ou plutôt ce mot "d'aventures" si légèrement tombé de ses lèvres, rappelleront à ma pensée ma rencontre avec la Femme en blanc,

et me poussèrent à chercher si je ne pourrais pas découvrir le lien qui avait pu exister autrefois comme le témoignait la mention du nom de Fairlie dans les propos de ma mystérieuse inconnue —entre la fugitive anonyme de l'hospice d'aliénés et l'ancienne châtelaine de Limmeridge-House.

—Alors même que je serais le plus inquiet, le plus remuant des hommes, répondis-je, il est à croire que d'ici à quelque temps, je n'aurais plus grand soif d'aventures. Le soir même qui a précédé mon arrivée ici, j'ai fait une rencontre de nature à me satisfaire complètement sous ce rapport. Et je puis vous certifier, miss Halcombe, que la surprise, l'émotion produites en moi par cet incident dureront pour le moins autant que mon séjour dans le Cumberland.

—En vérité, monsieur Hartright ?... et puis-je savoir ?..

—Vous y avez toute sorte de droits. La personne qui dans cette aventure, joue le rôle principal, m'est tout à fait étrangère et probablement ne vous est pas plus connue qu'à moi. Cependant, elle m'a parlé de feu mistress Fairlie dans les termes de l'affection et de la reconnaissance les plus vraies.

—Parlé de ma mère ?... Vous m'intéressez au-delà de ce que je pourrais dire... Continuez de grâce !..

Aussitôt, je racontai, fort en détails, ma rencontre avec la Femme en blanc, sans rien y changer, et répétant mot pour mot ce qu'elle m'avait dit de mistress Fairlie et de Limmeridge-House.

Les yeux brillants et hardis de miss Halcombe restaient fixés sur les miens, d'un bout à l'autre de ce long récit. Sa physionomie exprimait un vif intérêt, une surprise extrême, et rien de plus. Évidemment elle était aussi loin que moi de tout ce qui aurait pu nous aider à trouver le mot de l'énigme.

—Êtes-vous bien certain de rapporter

fidèlement ces paroles relatives à ma mère ? me demanda-t-elle.

— Parfaitement certain, répondis-je. Cette femme quoiqu'elle puisse être, n'est trouvée autrefois à l'école de Limmeridge ; elle y a été traitée avec une bonté toute particulière par mistress Fairlie et, en souvenir de ces bienfaits passés, elle conserve un profond intérêt à tous les membres survivants de la famille. Elle savait que M. et mistress Fairlie avaient tous les deux cessé de vivre, et elle parlait de miss Fairlie comme si elles s'étaient connues dans leur enfance.

— Ne disiez-vous pas, je crois, qu'elle niait être née dans notre voisinage ?

— Oui ; elle m'a dit que son pays était le Hampshire.

— Et vous n'avez pu découvrir son nom ?

— Cela m'a été tout à fait impossible.

— Étrange incident, en vérité. A mon sens, M. Hartright, vous aviez toute raison de rendre la liberté à cette pauvre créature, puisque en votre présence, elle n'a rien fait qui prouvât qu'elle méritait d'en être privée... Mais j'aurais voulu que vous missiez plus de persistance à savoir son nom... Il nous faudra, de manière ou d'autre, percer à jour ce mystère... Vous feriez mieux de n'en parler encore ni à M. Fairlie, ni à ma sœur. Ils sont, l'un et l'autre, je le garantis, aussi peu au courant que moi de ce que peut être cette femme, et des rapports anciens qui ont mêlé sa destinée à celle de notre famille. En outre, ils sont aussi, chacun à sa manière (qui diffère, d'ailleurs, du tout au tout), un peu susceptibles, un peu nerveux. Vous tourmenteriez l'un, vous effrayeriez l'autre, et cela sans aucune utilité... Pour moi, je suis incendiée de curiosité, et, à partir de ce moment, je me consacre énergiquement à la solution de ce problème. Lorsqu'après son mariage, ma mère vint ici, elle y a certainement établi l'école qui subsiste encore... Mais

les anciens maîtres sont tous morts ou partis, et, de ce côté, il n'y a aucune lumière à espérer... La seule alternative dont, en ce moment, je me puisse aviser

Ici, nous fûmes interrompus par l'entrée du valet de pied, apportant un message de M. Fairlie, lequel m'annonçait qu'aussitôt le déjeuner terminé, il serait enchanté de me voir.

— Allez attendre monsieur sous le vestibule, dit miss Halcombe, vive, décidée comme toujours, et se chargeant de répondre pour moi. M. Hartright va se rendre immédiatement à cette invitation... J'allais donc vous dire, reprit-elle, que ma sœur et moi nous possédons une collection assez nombreuse de lettres de ma mère, adressées soit à mon père, soit aux autres membres de la famille. A défaut de toute autre source de renseignements, je vais consacrer cette matinée à dépouiller cette correspondance de ma mère avec M. Fairlie. — Il aimait Londres et s'absentait constamment de ses domaines. Sa femme, alors, ne manquait jamais de le tenir au courant de ce qui se passait à Limmeridge. Dans ses lettres il est fait mention, à chaque instant de l'école à laquelle, tout naturellement, elle s'intéressait beaucoup ; j'es-père donc que d'ici à notre prochaine entrevue, j'aurai fait quelque découverte... C'est à deux heures, M. Hartright, qu'on se réunit ici pour le "lunchon"... J'aurai alors le plaisir de vous présenter à ma sœur, et nous emploierons l'après-midi à vous promener aux environs pour vous montrer nos paysages favoris... Jusqu'à deux heures, donc, portez-vous bien !...

Elle prit à ces mots congé de moi par un petit signe de tête, avec cette vivacité gracieuse, cette familiarité élégante, sans raffinements exagérés, dont étaient empreints ses propos et ses façons d'agir. Puis elle s'éclipsa par une porte ouvrant au bas de la galerie. Dès qu'elle m'eût quitté, je me dirigeai vers le vestibule,

et sur les pas du valet de pied, je m'en allai faire connaissance avec mon nouveau patron, M. Fairlie.

VI.

Nous montâmes, mon guide et moi, dans un couloir qui me ramena devant sa chambre à coucher où j'avais passé la nuit. Ouvrant la porte immédiatement à côté, il me pria d'y jeter un coup d'œil.

— J'ai ordre, monsieur, de vous montrer ce salon, qui vous est destiné, et de savoir si l'exposition et le jour vous conviennent...

J'eusse fait preuve d'un goût difficile, en vérité, si cette pièce et ses arrangements intérieurs ne m'avaient pas satisfaits. La fenêtre en saillie sur la façade avait pour perspective le charmant paysage qui, le matin, avait, dès mon réveil, enchanté mes yeux. L'ameublement était parfait de goût et de confort. La table, placée au centre, rayonnait de beaux livres aux tranches dorées, d'objets de bureaux délicatement ouverts, et de fleurs fraîchement épanouies. Une autre table, près de la croisée, était garnie de tout ce qu'il faut pour encarter les aquarelles, et supportait, en outre, un petit chevalet que je pouvais, à volonté, ouvrir ou replier. Les murs étaient tendus d'une jolie perse gaiement nuancée, et sur le parquet s'étendait une natte indienne, à dessins rouges sur un fond maïs. C'était, à coup sur, l'atelier le plus coquet et le plus complet que j'eusse jamais vu. Je lui accordai les éloges les plus enthousiastes.

Le valet solennel était formé à trop haute école pour laisser percer la moindre satisfaction. Avec une déférence glaciale, il s'inclina quand j'eus épuisé la série de mes épithètes admiratives, et m'ouvrit silencieusement la porte du couloir.

Nous nous trouvâmes dans un autre long corridor, et montant quelques

degrés auxquels il aboutissait, nous traversâmes une petite anti-chambre ronde pour faire halte devant une porte dont les battants étaient en flanelle brune. Le domestique ouvrit cette porte devant laquelle, à quelques mètres seulement, une seconde était fermée ; il ouvrit encore celle-ci, et nous eûmes devant nous deux portières de soie vert pâle ; il souleva l'une d'elle sans le moindre bruit, murmura doucement ces mots : "M. Hartright", et me laissa là.

Je me trouvai dans une pièce haute et vaste, au plafond richement sculpté, et dont le parquet disparaissait sous un tapis si épais et si mou, que je croyais avoir des paquets de velours amoncelés sous mes pieds. Un des côtés de la chambre était occupé par une longue bibliothèque, en quelque bois incrusté dont l'aspect lui était tout à fait nouveau. Elle ne s'élevait pas à plus de six pieds, et servait de support à des statuettes de marbres, régulièrement espacées. Deux "cabinets" (ou meubles à tiroirs) évidemment anciens, lui faisaient face ; et entre eux, au-dessus d'eux était accroché une "madone" sous verre, qui portait le nom de Raphaël, sur une tablette dorée qu'on avait fixée au bas du cadre. Arrêté au seuil de la porte, j'avais, à ma droite et à ma gauche, des chiffonniers et des "petits Dunkerque" de Boule et de marqueterie surchargés de figurines en porcelaine de Saxe, de faïences rares, d'ivoires sculptées, de curiosités enfin, et de "bric-à-brac" qui, de tous côtés, resplendissaient d'or, d'argent, de pierres précieuses. A l'autre extrémité de la pièce, en face de moi, les fenêtres étaient masquées et les clartés du jour amorties par de larges stores vert-de-mer, pareils aux portières dont j'ai déjà parlé. La lumière qu'ils tamisaient avait un douceur mystérieuse et voilée qui charmait le regard ; elle tombait égale sur tous les objets que renfermait l'appartement, et semblait faite pour rendre plus inten-

ses le silence profond, la physionomie solitaire de cet endroit reculé ; elle entourait enfin, comme une auréole de repos bien appropriée à ses instincts, le maître du château, négligemment étendu, la tête en arrière, dans un vaste fauteuil confortable qui, sur un de ses bras, supportait un pupitre à livres, et sur l'autre, une toute petite table.

Si l'extérieur d'un homme, quand il est sorti de son cabinet de toilette, et quand il a passé quarante ans, peut servir sûrement à deviner son âge, ce qui est au moins douteux.—M. Fairlie devait avoir, lorsque je le vis pour la première fois, un peu plus de cinquante et un peu moins de soixante ans. Sa figure glabre, amincie, fatiguée, et d'une pâleur transparente, n'avait pourtant pas de rides ; son nez était proéminent et crochu ; ses yeux ternes d'un gris bleuâtre, en relief sous des paupières tant soit peu bordées de rouge ; sa chevelure rare, d'un aspect s'yeux, et de ce blond légèrement cendré qui est le plus lent à trahir l'invasion graduelle des cheveux gris. Il portait une veste du matin taillée dans une étoffe brune bien autrement fine que le drap, un gilet et un pantalon de couil d'une blancheur irréprochable. Ses petits pieds semblaient ceux d'une femme, emprisonnés qu'ils étaient dans des bas de soie nankin et dans des pantoufles qui, par leur nuance dorée, rappelaient le corselet de certains insectes. Deux anneaux, ornements de ses mains blanches et délicates, me parurent, à moi qui pourtant ne m'y connaissais guère, d'une valeur, qui défiait le calcul. En somme, l'aspect général de cet être fragile, alanguiné, plaintif et nerveux, recherché outre mesure, offrait je ne sais quelle discordance désagréable avec le titre d'homme qu'il semblait usurper ; et en même temps il semblait impossible en l'adaptant à une femme, de le rendre plus naturel et plus convenable. La matinée que je venais de passer avec miss Hal-

combe m'avait prédisposé à une grande bienveillance pour tous les habitants du château ; toutefois, et dès le premier abord, mes sympathies se refusèrent énergiquement à prendre pour objet l'être équivoque qui avait nom M. Fairlie.

En me rapprochant de lui, je constatai que son oisiveté n'était pas si complète que je l'avais d'abord cru. Posé parmi d'autres objets rares et charmants, sur une grande table ronde qu'il avait à côté de lui, un "cabinet" nain, en ébène, décoré d'argent, était dans ses tiroirs ouverts, garnis de velours rouge foncé, plusieurs couches de médailles de toutes dimensions et de toutes formes. Un de ces tiroirs reposait sur la petite table fixée au bras du fauteuil ; tout auprès étaient quelques menues brosses de joaillier, un pinceau et un petit flacon de liquide tout prêts à être employés, selon leurs usages divers, à nettoyer les petites souillures accidentelles qui viendraient à être découvertes sur les précieuses médailles. Un moment où je m'avançais jusqu'à une distance respectueuse, et où je m'arrêtais pour saluer mon nouveau patron, ses doigts blancs et frêles jouaient assez négligemment autour d'un petit fragment de métal que j'aurais pu prendre, ignorant comme je l'étais, pour quelque sale monnaie d'étain fort déchiquetée sur ses tranches.

—Charmé de vous posséder à Limeridge, monsieur Hartright, me dit-il, d'une voix plaintive et croassante, qui combinait assez désagréablement, des notes aiguës et fausses avec un débit somnolent et paresseux. Asseyez-vous, je vous prie, et s'il vous plaît, ne vous donnez pas la peine d'avancer ce fauteuil ! Dans le déplorable état où sont mes nerfs, toute espèce de mouvement me cause une souffrance indicible... Vous a-t-on montré votre atelier ? .. Cette pièce vous convient-elle ?

—J'en sors à l'instant, M. Fairlie, et je puis vous assurer...

Au milieu de la phrase commencée, il m'arrêta court en fermant les yeux et en levant, par un geste de supplication, l'une de ses petites mains blanches. Fort surpris, je n'ajoutai pas un mot, et la voix croassante m'honora de l'explication que voici :

—Veuillez m'excuser, de grâce !... mais, s'il vous était possible de modérer tant soit peu votre voix... Le misérable état de mes nerfs fait que tout bruit un peu fort me cause des tortures inimaginables... Vous excuserez un pauvre malade... Je ne vous dis là que ce qu'il me faut répéter à tout le monde, dans l'état lamentable de ma triste santé... Oui, n'est-ce pas ?... et maintenant, je vois que la pièce en question est à votre goût, n'est-il pas vrai ?

—Je ne pouvais rien souhaiter de plus agréable ou de plus commode, répondis-je, baissant le ton, et m'apercevant déjà que l'affectation égoïste de M. Fairlie ne faisait qu'un avec "l'état déplorable de ses nerfs."

—Ravi, enchanté... Vous verrez, monsieur Hartright, que votre position ici sera convenablement appréciée. Vous n'y trouverez aucun de ces odieux préjugés qui, en Angleterre, déclassent l'artiste. J'ai passé à l'étranger assez d'années pour dépouiller à cet égard, mon enveloppe insulaire. Je voudrais pouvoir en dire autant de la noblesse, mot détestable, mais dont il faut bien se servir, — de la noblesse du voisinage. Véritables Goths en fait d'art, monsieur Hartright !... gens à ouvrir de grands yeux, je vous l'atteste, s'ils avaient vu Charles-Quint ramasser le pinceau de Titien... Seriez-vous assez bon pour replacer ce tiroir dans le "cabinet" et pour me passer le suivant ? Mes malheureux nerfs me rendent excessivement désagréable toute espèce d'efforts. C'est cela... Je vous rends grâce.

La tranquille exigence de M. Fairlie venant servir de commentaire pratique à ses théories de libéralisme social me

divertit quelque peu. Avec toute la courtoisie possible, je replaçai l'un des tiroirs et lui donnai l'autre. Il se mit aussitôt à l'œuvre, tripotant ses médailles et ses petites brosses, puis tandis qu'il me parlait, lorgnant et admirant l'une après l'autre chaque pièce de son trésor numismatique :

—Mille remerciements et autant d'excuses !... Aimez-vous les médailles ?... Oui ? Ravi de trouver indépendamment de la peinture, cette autre communauté entre vos goûts et les miens... Maintenant, quand à nos arrangements pécuniaires, veuillez me le dire, — vous conviennent-ils ?

—Ils me conviennent à merveille, monsieur Fairlie.

—Enchanté... Puis, — quoi encore ?... Ah ! j'y pense... oui... mon intendant ira prendre vos ordres à la fin de la première semaine, pour régler avec vous tout ce qui sera relatif aux émoluments que vous avez la bonté d'accepter en échange des services éclairés que vous voulez bien mettre à ma disposition... Quoi encore ? — Voyons ?... n'est-ce pas curieux ?... j'avais encore beaucoup à vous dire, et tout cela, j'imagine, m'est sorti de la tête... Seriez-vous assez bon pour sonner ? Là, dans ce coin !... oui... Mille grâces !...

Je tirai la sonnette, et un valet de chambre, que je n'avais pas encore vu, fit son entrée sans le moindre bruit, — un étranger, sans doute, les cheveux lisses l'air souriant, — vrai valet de la tête aux pieds.

—Louis, dit M. Fairlie, qui, dans un accès de distraction, se frottait les ongles avec une de ces brosses microscopiques naguère au service de ses médailles, j'ai pris ce matin quelques notes sur mes tablettes... Trouvez mes tablettes !... Un million de pardons, monsieur Hartright, j'ai bien peur de vous ennuyer...

Comme avant que j'eusse pu répondre, il avait déjà refermé les yeux, — et attendu qu'en réalité il m'ennuyait fort, je de-

meurai muet sur mon siège, contemplant à loisir la "Madone" de Raphaël. Cependant, le valet avait quitté la chambre, où il revint peu après, apportant un carnet relié en ivoire. M. Fairlie, qui s'accorda tout d'abord le soulagement d'un léger soupir, ouvrit d'une main le petit volume, tandis que de l'autre il tenait levée la brosse à médailles, indiquant par là au valet de chambre qu'il devait attendre de nouveaux ordres.

— Oui... c'est cela, poursuivit M. Fairlie, consultant ses tablettes... Louis, descendez ce portefeuille!... Il montrait, ce disant, plusieurs portefeuilles p'acés près de la fenêtre sur des rayons d'acajou... — Non! pas celui qui a le dos vert... Celui-là, M. Hartright, renferme mes "caux-fortes" de Rembrandt... Aimez-vous les "caux-fortes" ?... Oui ?...

Charmé que nous ayons encore ce goût en commun... Le dos rouge!... Ne le laissez pas tomber!... Vous ne vous doutez pas, monsieur Hartright, du supplice que j'endurerais si Louis laissait tomber ce portefeuille. Est-il solidement installé sur le fauteuil? L'y croyez-vous solide, monsieur Hartright? ... Oui? ... Enchanté. Faites-moi le plaisir d'examiner les dessins, maintenant qu'à votre avis, il n'y a plus de risque. Laissez-nous Louis!... Eh bien! eh bien! animal, ne voyez-vous pas que je tiens mes tablettes?... Est-ce que vous croyez que j'ai encore à faire d'elles?... Pourquoi ne pas m'en débarrasser sans que j'aie besoin de vous le dire?... Mille pardons, monsieur Hartright; ces domestiques sont si stupides, n'est-ce pas? Dites-moi, que pensez-vous de ces dessins?... Ils me sont venus de la vonte

dans un état déplorable; la dernière fois que je les ai examinés, il me semblait s'en exhiler je ne sais quelle horrible odeur de marchands et de courtiers... Est-ce que vous "pourriez" vous charger de les remettre en état?...

Bien que mes nerfs ne fussent pas assez délicats pour découvrir cette odeur de doigts plébéiens qui avaient offusqué les narines de M. Fairlie, mon éducation d'artiste était assez perfectionnée pour me mettre en état d'apprécier la valeur des dessins que j'examinai l'un après l'autre. C'étaient, pour la plupart, de magnifiques échantillons de l'aquarelle anglaise, et leur ancien possesseur ne leur avait certainement pas rendu justice en leur accordant si peu de soins.

— Ces dessins, répondis-je, demandent à être recollés et montés avec précau-

tion; et, selon moi, ils valent bien...

— Pardon, interrompit M. Fairlie, si je ferme les yeux pendant que vous parlez; n'y faites pas attention!... Le jour, même adouci comme il l'est, me fatigue... Vous disiez?...

— J'allais dire que ces dessins valent bien le temps et la peine...

M. Fairlie rouvrit tout à coup ses yeux, dont le regard, exprimant une alarme indicible, se dirigea du côté de la fenêtre.

Veillez m'excuser, monsieur Hartright, dit-il, avec un trouble discrètement contenu..., bien certainement j'entends au jardin..., dans mon jardin particulier..., quelques-uns de ces affreux gamins.

(à suivre.)

DEVINETTES



On demande où est l'ouvrier qui décore cet appartement ?



Ces voyageurs attendent une voiture alors qu'il y en a une devant eux, avec son cocher.



Ces hommes de police cherchent un marin qui a déserté; il n'est pourtant pas difficile à voir.

LE SON DU



PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle r'96 et vous informer de nos prix.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

THIBAUT & SMITH
1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 9018 MONTREAL

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELLIVEAU,

Tel. Bell 1990 1617 Rue Notre Dame

Catalogue expédié franco.

Fumez.....
LES
**Cigares et les
Cigarettes**

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos. 41 et 42.
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½ RUE ST. LAURENT

MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps,
Casmirs, Tweeds de première qualité et de
Patrons les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de Fer,
Valeurs de première classe conve-
nables pour placements en fidé-
commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

Cyclorama.....

En Livraison, \$1.25.

Relie, \$2.00.

Universel

LA COMPAGNIE DE



Photogravure Commerciale

A. S. BRODEUR, Dessinateur,

1560 Rue Notre Dame Montreal

 **Directeur-Gerant.**

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



83, Rue Wolfe, 83

 **MONTREAL.**

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le
SEULS AGENTS AU CANADA :
LAPORTE, MARTIN & CIE.
Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et
Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.

THEO. A. GROTHE,

Horloger - -

 **et Bijoutier**

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL